

Paola

Boucher de Perthes



Gloubik éditions

2013

Nouvelles

Par

Boucher de perthes.



Paris.

Treuttel. Et wurtz, libraires,

Rue de lille, n° 17.

1832.

Paola

Chapitre premier

Est-ce une ombre ? Est-ce un être réel ? Ou le rêve d'imagination troublée ?

Il était six heures du soir ; le mois de septembre i 805 finissait ; le ciel était pur, une brise légère de nord-ouest rafraîchissait l'air et poussait vers Gênes un petit bâtiment marchand nommé le *Saint-Antoine*, capitaine cambiaso, parti la veille de Marseille. Les passagers, réunis sur le pont, avaient mis en commun leurs provisions, et soupaient de bon appétit. Les dames, guéries de la peur et du mal de mer, écoutaient avec attention un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, d'une taille élancée, d'une figure agréable, qui parlait de guerre et d'amour. C'était un

militaire : une décoration, un coup de sabre qui lui sillonnait la joue sans le défigurer, enfin une petite moustache qui donnait quelque chose de martial à cette physionomie naturellement douce, avaient disposé toute la société en sa faveur. Prisonnier en Angleterre, il y avait aimé, il y avait été aimé. Son amante, contrainte de s'unir à un autre, était devenue libre, et il se rendait à Gênes pour l'épouser. Il ne dit pas tout cela, car il était, pour un militaire, très modeste et très discret ; mais dans la conversation il en laissa entrevoir une partie, et les dames devinèrent le reste.

Un jeune italien, par sa gaîté et ses saillies originales, partageait avec le français, les honneurs de la soirée. On lui avait vu embarquer une guitare, on le pria de chanter, et il chanta avec beaucoup de grâce et de goût : *il cuore non più mi sento*. On joua ensuite à de petits jeux, on se serra la main, on se fit des confidences, on s'embrassa. On aurait cru plutôt être dans un salon que sur le pont d'une felouque et au milieu de la méditerranée.

Un seul passager ne prenait point part à la gaîté

générale. C'était un homme jeune encore, d'un extérieur noble. On voyait qu'il avait été d'une beauté remarquable, mais il paraissait avoir vieilli avant le temps ; des rides précoces annonçaient une vie douloureuse, un souvenir rongeur. Quelquefois les muscles de son visage se contractaient ; alors il semblait prêter l'oreille comme s'il eût entendu ou voulu distinguer un bruit éloigné, et son agitation devenait plus vive à mesure que la nuit approchait.

La fraîcheur du soir commençant à se faire sentir, les dames descendirent dans la chambre, et les hommes, après avoir causé un instant, se retirèrent de leur côté, à l'exception du jeune officier qui, tout entier à ses amours, ne songeait pas' encore au sommeil.

On pensera peut-être que ces personnages qui viennent de rire et chanter ensemble se connaissent depuis longtemps ? Nullement ; ils se sont vus la veille pour la première fois, et se sépareront demain probablement pour ne jamais se revoir. L'officier français sait seulement que l'italien s'appelle castellini, qu'il est

génois et qu'il retourne dans son pays, et l'italien a appris par hasard, en s'embarquant, que le français se nomme Alphonse de S**, et qu'il est capitaine dans le deuxième régiment d'artillerie.

Les matelots étaient descendus dans la cale ; il ne restait sur le pont que le timonier, qui tenait la barre du gouvernail, et Alphonse, qui s'était assis à l'arrière du canot placé contre le grand mât. La nuit était superbe ; le beau ciel d'italie brillait de tout son éclat ; la mer, unie comme une glace, réfléchissait les étoiles. La felouque cheminait paisiblement, en laissant derrière elle une longue traînée de lumière ; des marsouins, qui la suivaient, montraient de temps en temps leur dos noir, et rentraient silencieusement dans l'abîme. Tout était calme ; quelques mots, quelques phrases éloignées sortaient de la cabine ; mais bientôt ils devinrent plus rares, et cessèrent entièrement. On n'entendit plus que le bruit léger du sillage, et par moment le cri du gouvernail.

Alphonse pensait à Marie, à sa chère Marie. Après tant d'années d'angoisses et de soupirs, quel avenir de

bonheur s'ouvrait devant lui ! L'amour et la fortune lui souriaient. Alphonse n'était pas riche, Marie l'était ; il allait lui devoir tout.

Il était plongé dans ces douces réflexions lorsqu'il crut apercevoir à l'extrémité du canot une figure qui le regardait attentivement. Ce n'était pas l'une des personnes qu'il avait vues à bord ; c'était une femme d'une grande taille, vêtue de noir, et qui paraissait parfaitement belle, mais dont le regard avait quelque chose d'extraordinaire. Il se lève et s'avance vers la place où elle était assise ; il ne vit plus qu'un petit oiseau noir qui s'envola en poussant un cri bizarre. À ce cri, les dents d'Alphonse s'entrechoquèrent et tout son corps frissonna. Il remarqua que le matelot éprouvait la même sensation ; il lui demanda ce qu'il avait. Le matelot se baissa pour ramasser son surtout, en disant : « la nuit est fraîche. » Alphonse, dans ce moment, appuya la main à la place où il avait cru voir la dame inconnue, le bois était froid comme si la glace l'eût touché. M. de S**, jeune et brave officier, élevé dans une école militaire, faisant la guerre depuis dix ans, était-il homme à avoir des visions ?

Jusqu'alors il n' en avait pas eu ; dans ce moment il se croyait bien éveillé, et il était sûr d'avoir aperçu une figure humaine. Il en conclut qu'il y avait à bord une femme qui se cachait et qui s'était enfuie à son approche. La nuit avançait ; il entra dans la chambre, il s'étendit. sur un matelas, et s'endormit profondément.



Chapitre II

Quand une terreur secrète vous serre le cœur, quand vous sentez un frémissement subit, involontaire, n'en doutez pas, un spectre est près de vous.

Le lendemain, Alphonse fut réveillé par le bruit confus des voix de plusieurs personnes qui parlaient à la fois. Bientôt il distingua ces mots : « il n' y a plus d'espoir, il est mort. » D'autres disaient : « il n'est qu'évanoui, il faut le saigner. » Le capitaine cambiaso criait : « ne l'entourez donc pas ainsi, laissez-lui un peu d'air. »

Alphonse se hâta de monter sur le pont. L'inconnu, dont la figure mélancolique l'avait frappé la veille, y était étendu ; la mort était empreinte dans tous ses traits. Alphonse s'informa de la cause de son indisposition ; on lui dit qu'on l'avait trouvé dans son lit sans connaissance,

et qu'on ignorait depuis combien d'heures il était dans cet état. Chacun, ainsi qu'il est d'usage, émit son avis ; tous les flacons des dames furent employés, et longtemps en vain ; enfin il donna quelque signe de vie : bientôt il ouvrit les yeux, et il demanda d'une voix éteinte à quelle hauteur de la côte il se trouvait. Le capitaine répondit qu'il était vis-à-vis de Vado, à deux lieues environ de Savone. Cette réponse parut lui faire plaisir ; il pria le capitaine de le déposer à terre. Celui-ci hésitait, dans la crainte de retarder son voyage ; mais l'état où se trouvait cet homme, les sollicitations des autres passagers, le déterminèrent. Il fit mettre le canot à la mer, l'inconnu y fut transporté ; on voulait y embarquer aussi ses effets, il répondit que c'était inutile. Au moment où la chaloupe allait s'éloigner, il pria Alphonse de l'accompagner. M. de S**, qui n'avait jamais vu ce voyageur, s'étonna d'abord de cette demande ; mais s'il lui était inconnu, il était malheureux : il entra dans la chaloupe.

Pendant la traversée, l'inconnu regardait M. de S** avec attention ; son regard avait quelque chose de si expressif, qu'Alphonse, tout étranger qu'il lui fût, se

sentait vivement ému : il admirait cette belle figure dont les traits décelaient une âme supérieure, en proie à quelque douleur mystérieuse, à quelque souvenir terrible. Les sources de la vie paraissaient taries en lui ; on voyait qu'une grande résolution seule le soutenait et arrêta pour ainsi dire son dernier souffle. Il ressemblait à un homme fatigué, haletant, tombant de lassitude, qui fait un dernier effort pour arriver à un but qu'il est près de toucher. Alphonse lui demanda plusieurs fois s'il se trouvait mieux ; il ne fit aucune réponse. Quand on fut près du rivage, il indiqua l'endroit où l'on devait débarquer. Les matelots firent observer que l'atterrissage y était difficile ; il insista. Le canot prit terre ; les forces du malade semblèrent renaître, ses yeux jetaient par instant un feu sombre. Il regarda un grand pin qui s'élevait au dessus des autres arbres, à environ cent cinquante toises du rivage ; il le montra à Alphonse, et lui dit : « c'est là. » Soutenu par M. de S** et l'un des matelots, il se dirigea vers l'arbre.

Après avoir fait environ deux cents pas, il fut obligé de s'arrêter. Alphonse voulut le faire asseoir sur une

Pierre qui se trouvait à côté du sentier ; dès que l' inconnu s'aperçut de son intention, il recula avec une horreur impossible à décrire, en s'écriant : « cette pierre ! Ne voyez-vous pas ?... » Alphonse y porta les yeux et ne vit rien : l'étranger fit alors un mouvement, comme pour faire sentir qu'il avait dit une chose déraisonnable, et il continua à marcher vers le pin. Quand il fut arrivé au pied de l'arbre, son agitation devint effrayante. Il regarda autour de lui d'un œil hagard, en ayant l'air de chercher quelqu'un et de craindre en même temps de le rencontrer : il demanda à Alphonse et au matelot s'ils ne sentaient pas une impression de froid ; ils répondirent négativement : en effet, la chaleur était étouffante. « nous avons du temps, » continua-t-il ; et il dit au matelot de s'éloigner. Le matelot s'éloigna. « vous reconnaissez cette pierre, dit-il à Alphonse (c'était celle où il avait voulu le faire asseoir), promettez-moi qu'elle me servira de pierre sépulcrale. » Alphonse lui répondit que son état n'avait rien de désespéré. « dans dix minutes je ne serai plus, répliqua l'inconnu. » Alphonse lui promit ce qu'il demandait. « j'accepte votre promesse, et souvenez-vous

bien de ce que je vais vous dire. Si jamais une femme vous invite à vous asseoir sur cette pierre, cette femme... » il s'arrêta. « vous ne pourriez ni me croire ni me comprendre, ajouta-t-il ; mais prenez cet anneau et poses-le sur son sein ; alors... » il allait en dire davantage ; tout à coup ses lèvres se crispèrent, tous ses membres se raidirent. « fuyez, » dit-il d'une voix éteinte. M. de S** n'obéissant pas, il le poussa. Alphonse crut devoir céder à la volonté d'un homme mourant et dont la raison paraissait égarée. Il s'éloigna de quelques pas : il lui sembla alors entendre le même cri qui l'avait frappé. la veille ; il sentit ce même frisson, cette même impression extraordinaire ; il se retourna, et vit l'inconnu tombé au pied de l'arbre ; il courut à lui, il était mort.

M. de S** fut vivement frappé de cet événement, quoiqu'il dût s'y attendre. Les circonstances qui l'avaient précédé lui revenaient à l'esprit. Quel était ce personnage mystérieux ? Pourquoi l'avait-il amené dans ce lieu ? Quels rapports existaient-ils entre eux ? Pourquoi lui avait-il remis cette bague ? Il se perdait en vaines conjectures. Décidé à remplir la promesse qu'il lui avait

fait, il appela le matelot, il n'en reçut aucune réponse ; il l'appela une seconde fois aussi inutilement : il s'avança alors pour voir ce qu'il était devenu, il le trouva par terre sans mouvement ; il le secoua longtemps pour le ranimer ; enfin, il sortit de son engourdissement et se leva. Alphonse le conduisit vers le cadavre ; il dit au matelot de l'attendre là, et il se rendit au rivage.

Il y trouva le capitaine cambiaso, il lui apprit ce qui venait d'arriver ; ils se dirigèrent ensemble vers Vado, pour y faire leur déclaration, et, accompagnés du maire et d'un ecclésiastique, ils revinrent à l'endroit où était le corps de l'étranger.

On procéda à l'inventaire des objets qu'il portait sur lui : ils consistaient en une somme en or assez forte, une montre, un portrait de femme qui attira l'attention d'Alphonse, car il lui parut avoir quelque ressemblance avec la figure qu'il avait aperçue dans la nuit, et il fut confirmé dans l'idée qu'il y avait à bord une femme qui se cachait. L'inconnu n'avait d'autres papiers qu'un passeport qui le désignait sous le nom de lefèvre, voyageur, et

une lettre écrite en caractères qu'on ne put lire, et qui avait pour adresse : « a M. le duc de ... » le nom était soigneusement effacé, ainsi que la date et le lieu de départ. Toutes ces circonstances furent relatées dans le procès-verbal, qui fut signé des individus présents. Cela fait, l'ecclésiastique dit quelques prières ; les matelots chantèrent l'office des morts ; ils creusèrent ensuite une fosse à côté de la pierre ; le cadavre y fut déposé, recouvert de terre, et la pierre roulée sur la fosse. On enfonça à côté une petite croix de bois, et l'on retourna à bord.

La malle de l'étranger, que l'on trouva ouverte, ne donna pas d'autres renseignements. Alphonse, occupé de la dame de la nuit précédente, et du rapport qu'il soupçonnait exister entre elle et le mort, examina avec soin toutes les figures, et aucune ne ressemblait à celle qu'il cherchait. Il conta la chose au capitaine, qui ne sut ce qu'il voulait dire, et crut qu'il avait rêvé. Alphonse finit par le croire aussi, et toutes ses pensées retournèrent à Marie.

Milady maria d..., la future d'Alphonse, était une veuve de dix-neuf ans. Depuis l'âge de seize ans, lorsqu'elle n'était encore que miss maria p..., elle lui avait donné son cœur ; mais cet amour avait été traversé par bien des événements. Reprenons les choses dès l'origine. Embarqué sur une canonnière qui transportait des troupes à anvers, M. de S** fut pris par les anglais et conduit en Angleterre. Envoyé au cautionnement de..., blessé et mourant, il fut recueilli par la famille p... c'est à ses soins, et particulièrement à ceux de maria, qu'il dut la vie.

Marie était belle ; la reconnaissance lui attacha le jeune officier : de son côté elle ne fut pas insensible ; il était jeune, aimable et malheureux, elle l'aima., Alphonse, incapable de trahir les devoirs de l'hospitalité, déclara ses sentiments au père de Marie. M. P..., homme respectable d'ailleurs, était anglais dans la force du mot, et, comme tel, prévenu contre tout ce qui était étranger : il avait secouru Alphonse parce que c'était un homme ; mais cet homme était français, et il aurait mieux aimé voir sa fille morte que de la lui donner : il la lui refusa donc, et le

pria, puisque sa santé était rétablie, de choisir un autre logement. Alphonse ne négligea rien pour le fléchir, ce fut en vain ; et, pour lui ôter tout espoir, M. P... lui fit connaître qu'ayant promis depuis longtemps sa fille au lord d...., il n'était plus maître d'en disposer.

Les amants furent au désespoir. La jeune miss, simple et sans expérience, aurait suivi Alphonse au bout du monde ; mais Alphonse ne pouvait oublier les obligations qu'il avait à sa famille : il crut encore que la résolution du père s'affaiblirait ; il se trompait. M. P... obtint que notre officier serait changé de cautionnement : il fut envoyé au fond de l'irlande. Quelques mois après son départ, on persuada à Marie qu'il l'avait oubliée, et on la força d'épouser le lord d.... C'était un homme âgé, fort riche, un peu brusque, mais bon, et qui aurait rendu Marie heureuse, si elle avait pu l'être avec un autre que son ami. Alphonse connut bientôt le mariage de Marie. Il fit une longue maladie, et on le renvoya en France comme incurable. Il guérit cependant, et Marie resta toujours présente à sa mémoire.

On lui rendit du service ; sous-lieutenant, il obtint successivement sur le champ de bataille les grades de lieutenant et de capitaine. Trois années s'écoulèrent ; pendant ce temps, le père de Marie mourut, son gendre le suivit de près, et Milady d...., restée veuve à dix-neuf ans, sans en fans, maîtresse d'une fortune considérable, s'informa de son cher Alphonse. Elle apprit qu'il vivait, et qu'il était fidèle.

Elle lui aurait écrit à l'instant de venir la trouver, mais la guerre rendait les communications difficiles ; et d'ailleurs, en sa qualité de militaire et de français, l'entrée de l'Angleterre lui était interdite. Elle résolut donc de se rendre en Italie, où son père avait laissé une partie de ses biens. Cette résolution fut promptement exécutée ; elle s'embarqua pour Gênes, et de là elle écrivit à Alphonse, dont le régiment était en garnison à Toulouse. Elle lui annonçait son veuvage, son arrivée à Gênes, et lui offrait sa fortune et sa main.

Qu'on juge du bonheur de notre militaire. Sa chère Marie était libre, elle l'aimait encore, elle lui sacrifiait sa

patrie, elle lui donnait sa main, une grande fortune, et déjà il lui devait la vie. L'amour sans l'amitié est un sentiment brûlant et souvent amer ; lorsque l'amitié s'y joint il devient doux ; ajoutez-y la reconnaissance, c'est un état délicieux ; aussi Alphonse se regarda-t-il comme le plus heureux des hommes, et il l'était.

À mesure que le bâtiment s'approchait de Gênes, son cœur palpitait de plaisir. À midi, ou aperçut la lanterne ; au soleil couché, on entra dans le port. Un quart d'heure après, il était aux pieds de Marie.

Avec quelle félicité ils se revirent ! Ils étaient à l'âge où les années, où les chagrins même ne sont pas encore destructeurs. L'un et l'autre étaient embellis ; les traits d'Alphonse avaient pris quelque chose de plus mâle. Sa taille s'était développée, il était devenu un homme, et un très joli homme. Quant à Marie, elle pouvait passer pour belle, même à Gênes, où il existe tant de beautés remarquables.



Chapitre III

Plaignez celui dont tous les vœux sont comblés, qui tressaille de joie et d'espérance : quelque horrible catastrophe le menace.

Une comtesse Paola, arrivée à Gênes depuis quelque temps, y faisait alors le sujet de toutes les conversations. On pensait généralement que Paola était un nom supposé, et l'on s'épuisait en conjectures pour savoir quelle était cette dame. Les bruits les plus contradictoires, les plus extraordinaires, couraient sur son compte ; les uns prétendaient que c'était une grande princesse qui voyageait incognito ; d'autres, que c'était la femme d'un seigneur polonais, réfugiée en Italie pour se soustraire aux mauvais traitements de son époux ; d'autres, une française célèbre par sa beauté et ses aventures. Quant au peuple, ami du merveilleux dans tous les pays du monde,

mais surtout en Italie, il en faisait un être surnaturel, une fée ; un génie ; et quoiqu'on lui eût donné à peine vingt-cinq ans, quelques vieillards prétendaient l'avoir vue soixante ans auparavant, et avoir entendu dire à leurs pères qu'elle avait déjà paru dans leur enfance.

Il est vrai que si les uns en faisaient une sorcière, d'autres la regardaient comme une sainte, et le bien qu'elle faisait lui méritait plutôt ce titre. Elle ne paraissait jamais en public, que la foule ne lui témoignât sa vénération ; on la priait même quelquefois de venir voir les malades, et on assurait que sa présence seule les avait guéris.

Ce qui est certain, c'est que sa beauté, son esprit, ses talents, la faisaient rechercher dans toutes les sociétés de Gênes ; elle y étonnait les savants par la profondeur de ses connaissances, et intéressait les ignorants en se mettant à leur portée. Dès qu'elle entra dans un salon, toute l'attention des hommes, tous leurs hommages étaient pour elle ; c'est peut-être pour cette raison qu'elle n'était pas généralement aimée des femmes, et les gens

raisonnables attribuaient à leur jalousie tous les propos étranges dont elle était l'objet.

Elle parlait également bien le français, l'italien, l'anglais, et l'on ignorait à laquelle de ces nations elle appartenait ; ses domestiques mêmes ne le savaient pas, ou feignaient de ne pas le savoir.

Elle était fort riche si l'on en jugeait à sa dépense ; elle habitait le palais serra, l'un des plus beaux de Gênes, et y donnait fréquemment des fêtes. Un grand nombre de français et de génois lui avaient adressé leurs hommages ; elle n'avait paru en écouter aucun. Un seul homme, M. de p..., semblait avoir obtenu quelque attention, et l'on pensait généralement qu'il serait parvenu à s'en faire aimer, lorsqu'il mourut d'une maladie de langueur.

Gênes avait été réunie à la France depuis peu. Le prince archi-trésorier, gouverneur-général de la Ligurie et du piémont, y résidait. Le pays jouissait d'un calme parfait ; les vols, les assassinats, les empoisonnements, autrefois si fréquents, devenaient plus rares de jour en jour, grâce à une justice prompte et impartiale. Les

généois, même les plus prononcés contre la France, avouaient ces améliorations ; c'était peut-être à cette tranquillité, à cette disette de nouvelles, que la comtesse devait sa grande renommée. La langue des oisifs ne trouvant plus d'aliment dans les événements ordinaires, en cherchait hors de la nature.

Jamais tant de récits d'apparitions, de spectres, de revenants, n'avaient épouvanté le bon peuple. Les grands politiques disaient que la police y était pour quelque chose ; et certain agent du commissaire général, surpris habillé en nonne sanglante, ne contribua pas peu à fortifier cette opinion. Sans essayer de pénétrer dans des mystères au dessus de notre portée, voici la dernière aventure qu'on racontait, et chacun pourra en tirer telle induction qu'il voudra.

On disait qu'un braconnier de profession, nommé quecco, était allé un jour à l'affût, près d'une église abandonnée, nommée la madonna dei campi, que tous ceux qui connaissent Gênes auront pu apercevoir derrière saint-pierre d'aréna, à un demi-quart de lieue dans la

montagne. Notre braconnier attendait des lapins, lorsqu'une forte pluie l'obligea à se mettre à l'abri dans l'église. À peine y était-il entré, que son chien vint, effrayé, se cacher entre ses jambes. Le chasseur surpris crut que quelque bête féroce avait là sa tanière, et, préparant son arme, il fit le tour de l'église, mais il n'aperçut rien. Son chien cependant témoignait toujours la même crainte ; il se rapprochait du mur le plus possible, et semblait vouloir éviter quelque chose qu'il voyait au milieu de l'édifice. Le chasseur se dirigea vers cet endroit ; le chien refusa de le suivre, et se mit à hurler d'une façon pitoyable. Quecco regarda avec plus d'attention, il ne vit rien encore. Il traversa l'église dans sa largeur ; il appela son chien, qui vint le rejoindre en rasant les murailles, et l'œil toujours fixé sur un objet qu'il paraissait redouter beaucoup. Notre homme se mit en devoir de parcourir l'église de nouveau ; son chien refusa encore de l'accompagner ; il le prit donc par le collier, et l'entraîna de force. Le chien poussait des hurlements affreux ; ses cris et ses efforts pour s'échapper augmentaient à mesure qu'on approchait du centre. Arrivé

près d'une tombe qui était à peu de distance de la place où avait été jadis le maître-autel, le chien cessa de crier, mais il fut saisi d'un tremblement convulsif si violent, que son maître, craignant qu'il ne mourût, le lâcha. Le chien était tellement épouvanté, qu'ayant fait un effort pour s'éloigner, il tomba haletant, et ne put aller plus loin. Le chasseur, plus surpris que jamais, regarda encore autour de lui sans rien voir ; mais dans ce moment il lui sembla que la tombe sur laquelle il était, remuait. Il crut qu'il se trompait, ou que ce mouvement avait été produit par le poids de son corps sur l'extrémité d'une pierre mal en équilibre. Il s'éloigna de quelques pas, et alors il vit distinctement la pierre sépulcrale se soulever, et un bras, qui paraissait un bras de femme, sortir et faire le geste de quelqu'un qui veut se dégager d'un fardeau qui l'opprime. Étonné, il approche ; au même instant le bras rentre dans le cercueil, et la pierre retombe. Le chasseur essaie de la relever, mais inutilement ; il reconnut qu'elle était énorme, et qu'il fallait les efforts de plusieurs hommes pour l'ébranler. Son chien, qui pendant ce temps s'était traîné jusqu'à la porte, parut reprendre sa force et sa

gaîté ; il vint à lui en remuant la quelle, et repassa plusieurs fois sur la tombe sans témoigner la moindre inquiétude. Cet événement se passa deux jours avant l'arrivée d'Alphonse, précisément la veille de la mort de l'inconnu.

Le chasseur retourna à la ville, et raconta partout son aventure. Beaucoup ne voulurent pas y croire ; d'autres, qui savaient que cet homme, ancien militaire, était brave et déterminé, ajoutèrent foi à ses paroles. On courut en foule à la vieille église : la tombe, que l'on peut sans doute y voir encore, fut l'objet de l'examen de tous les curieux. Elle était de marbre blanc de Carare ; une femme à genoux y était sculptée en relief, et l'inscription portait que dona héléna spinola, épouse du sénateur luco alberto lomelino, avait été enterrée là le 10 février 1506.

On débita à ce sujet mille contes, plus absurdes les uns que les autres. La comtesse Paola ne manqua pas d'y jouer un rôle. On alla jusqu'à dire qu'il y avait de la ressemblance entre elle et la figure sculptée ; et on continua à courir à cette église.

Bientôt vingt personnes prétendirent avoir vu aussi la pierre s'agiter ; quelques-uns soutinrent même que la figure avait parlé. Les esprits forts disaient qu'il n'y avait aucun prodige, que cette tombe servait d'entrée à une retraite de faux monnayeurs ; d'autres qu'elle avait une communication avec les prisons, et que c'était par là qu'on conduisait les hommes dont on voulait se défaire secrètement ; plusieurs enfin assuraient que le braconnier n'était, comme la nonne sanglante, qu'un agent de police à qui on avait dicté ce rôle, pour détourner l'attention du peuple et l'empêcher de s'occuper de la conscription qu'on levait à Gênes cette année pour la première fois. On ajoutait que la comtesse Paola était payée pour se prêter à ces bruits ; que sa maison était entretenue aux frais du gouvernement français, et qu'elle était en correspondance avec le ministre de la police.

La comtesse était absente depuis huit jours, et cette circonstance contribuait encore à donner une apparence de vérité à ces propos. Pour les faire cesser, le gouverneur général envoya une douzaine de pionniers et un commissaire, avec ordre d'ouvrir le cercueil : on

l'ouvrit, on n'y trouva rien qu'un linceul, mais sans ossements ni débris humains. Le cercueil n'avait d'ailleurs aucune issue ni communication avec les caveaux qui existaient sous l'église. On visita ces caveaux : hors quelques chauve-souris et quelques chouettes, aucune créature vivante ne paraissait y avoir pénétré depuis des siècles. Cette opération ne fit pas cesser les caquetages : on se demanda pourquoi il n'y avait qu'un linceul dans ce tombeau, où étaient les os de la morte, etc., etc. ? Et bien des gens n'en furent que plus convaincus que donna héléna spinola, épouse du sénateur luco alberto lomelino, morte en 1506, était ressuscitée.



Chapitre IV

L'air, la mer, la terre sont remplis d'esprits invisibles dont l'unique occupation est de nuire aux êtres mortels. Si vous connaissez un homme pâle, souffrant, consume d'une fièvre brûlante, et dont les regards convulsifs ne se fixent jamais, entrez dans sa chambre à minuit, et osez dire ce que vous y avez vu.

Un plaisir, dans l'attente d'un autre plaisir, est le bien suprême ; on jouit en même temps de la réalité et de l'espérance. Que le sort d'Alphonse et Marie était digne d'envie ! Ils s'aimaient, ils allaient être unis. Combien de fois Alphonse rappela à Marie le jour où, blessé, mourant, il fut recueilli chez ses parents ! Avec quel amour il la remerciait des soins qu'elle lui avait prodigués ! Marie, de son côté, sentait tout ce qu'elle devait à Alphonse ; il l'avait sauvée d'elle-même.

Les deux amants se quittaient le moins possible : Marie aimait l'étude, Alphonse l'aimait aussi ; ils étudiaient ensemble. Quand le temps était beau, ils allaient visiter quelques uns de ces monuments qui ont mérité à Gênes le nom de superbe. On rentrait ensuite, ou on allait au spectacle. La séparation était pénible, mais l'espoir la rendait supportable : on s'éloignait avec l'assurance de se revoir le lendemain.

Un soir, Alphonse, rentré chez lui, venait de s'endormir en pensant à sa chère Marie. Il s'imagina, dans son sommeil, entendre un son semblable à celui qui l'avait frappé à bord du *Saint-Antoine*, la veille de la mort de l'inconnu ; il éprouva le même tressaillement. Cet oiseau noir qu'il avait cru apercevoir alors, lui apparut de nouveau, et se posa sur sa poitrine : à l'instant tout son sang se figea ; il lui sembla qu'on le plongeait dans un fleuve d'eau glacée ; sa respiration était pénible, son pouls ne battait plus. Il ne souffrait pas, mais la vie lui échappait. Quelquefois l'oiseau le touchait de son bec ; alors un frisson convulsif agitait ses membres, et il éprouvait un sentiment inexprimable d'horreur et de

dégoût. Il essaya de faire un mouvement pour écarter l'oiseau, son bras engourdi s'y refusa ; il voulut crier, sa bouche ne put articuler aucun son. L'oiseau, qui d'abord paraissait faible et languissant, acquérait de moment en moment plus de force et de vie. Par instant il agitait ses ailes, et alors un vent glacial faisait trembler tout ce qui était dans l'appartement ; il poussait de temps en temps un cri, non pas perçant comme celui qu'il avait fait entendre en arrivant, mais un cri de plaisir semblable à celui que fait un oiseau de rapine qui dévore sa proie.

L'aurore parut et l'oiseau s'éloigna. Il lui sembla alors que l'on allégeait sa poitrine d'un poids énorme ; il commença à respirer plus librement. Dans ce moment il fut réveillé par la voix d'un de ses voisins de chambre, qui lui criait : « monsieur, fermez votre fenêtre, car il vient ici un vent épouvantable. » Alphonse ouvrit les yeux, il était couvert d'une sueur froide, ses cheveux étaient hérissés ; il sentait dans toutes ses articulations des douleurs cuisantes ; sa tête semblait vide, on aurait dit qu'il n'avait plus de sang dans les veines : ses idées commençant alors à se fixer, il se souvint de l'invitation

de son voisin ; il voulut se lever, mais il était si faible que ses jambes ne purent le soutenir : il jeta les yeux sur la croisée, elle était fermée.

Le rapport de ce songe et de l'apparition du bord étonna Alphonse ; ensuite il réfléchit qu'il était naturel que le souvenir d'une circonstance qui l'avait frappé se représentât à son esprit : néanmoins il ne pouvait s'expliquer comment un songe agissait à ce point sur tout son être. Chacune des circonstances de cette nuit se retraçait à son souvenir avec la force d'objets réels. L'impression de froid qu'il avait cru sentir n'était pas entièrement passée. Son cœur même en paraissait affecté, il ne battait plus au souvenir de Marie ; ses yeux ne voyaient plus qu'à travers un crêpe funèbre. Je ne sais quel désespoir secret, dont il ignorait la cause, s'était emparé de lui : il semblait qu'il avait touché un damné, et qu'une émanation de l'enfer, un avant-goût de l'horreur éternelle, s'était attaché à lui.

Il espéra que la vue de Marie dissiperait sa tristesse, et il se rendit chez son amie.

L'altération de ses traits était telle, que Marie s'en aperçut aussitôt. « qu'avez-vous ? » Lui dit-elle. Alphonse lui raconta son rêve. Ce récit la rassura. « vous avez eu le cauchemar, sans doute ; cela fait horriblement souffrir. » Elle lui annonça qu'elle avait reçu des lettres d'Angleterre, et que les papiers nécessaires pour leur mariage ne tarderaient pas à arriver. Cette nouvelle ne fit pas à Alphonse le plaisir qu'il eût éprouvé en tout autre instant : il était encore tellement étourdi de son rêve, qu'il souffrait même auprès de Marie.

Milady, voulant voir les journaux, appela sa femme de chambre ; elle ne vint pas : elle sonna une seconde fois, une autre domestique parut : cette circonstance étonna Marie, qui connaissait l'exactitude de sa chère Fanny. Un quart-d'heure après, Fanny rentra. Sa maîtresse la gronda doucement, et lui demanda d'où elle venait. Fanny lui dit qu'elle avait suivi la foule pour voir arriver une dame dont tout le monde parlait, et qu'on appelait Paola. Marie n'avait jamais vu la comtesse, mais elle avait entendu, comme tout Gênes, les récits extraordinaires qu'on faisait sur elle ; et, en apprenant son

retour, elle éprouva un intérêt de curiosité. Fanny, voyant sa maîtresse disposée à l'écouter, entra dans de grands détails sur Paola et sur son arrivée. Elle disait qu'aussitôt que le peuple avait reconnu sa voiture, il s'était précipité à sa suite en criant : *è villa Paola !* Que c'étaient ces cris qui l'avaient attirée à la porte, d'où elle avait couru jusqu'à l'hôtel de la comtesse ; que là elle l'avait vue très distinctement ; et elle s'étendit beaucoup sur sa parure, sur son schall, sur sa coiffure, et principalement sur son aigrette de plumes noires. Il faut dire que cette aigrette avait été le sujet de bien des fables. La comtesse, je ne sais par quelle bizarrerie, quelque costume qu'elle prit, ne quittait jamais cette aigrette. Une seule fois on avait remarqué qu'elle ne l'avait pas ; mais elle avait au côté un bouquet de fleurs noires qui semblaient composées de plumes : on ajoutait qu'en dansant ce bouquet se détacha et tomba ; que la comtesse se hâta de le ramasser, et qu'on aperçut dans tous ses traits une altération effrayante : depuis ce moment elle ne reparut plus avec le bouquet.

Fanny parla beaucoup aussi de la forme, de la couleur

de sa robe, mais pas du tout de sa figure ; probablement qu'elle ne l'avait pas regardée. Elle ajouta que la comtesse était fort riche, car elle avait jeté beaucoup d'argent au peuple.

Dans la soirée, Marie alla faire une visite chez madame Costa, noble génoise, qui recevait la meilleure société. Alphonse l'y accompagna ; plusieurs personnes s'y trouvaient. Paola était le sujet de la conversation ; la pauvre dame n'était pas épargnée. Un jeune italien entr'autres paraissait se plaire à la dénigrer ; il avait l'air de faire entendre qu'il aurait dépendu de lui d'obtenir beaucoup. Alphonse et Marie, bons et généreux, souffraient de voir ainsi déchirer une étrangère dont on vantait généralement la bonté, l'esprit, la générosité, et surtout la conduite. Alphonse n'y put tenir ; il fit avec politesse quelques observations à l'italien. Celui-ci les reçut fort mal ; il répondit grossièrement. Alphonse se tut ; mais, un moment après, il le prit à part et lui dit que le lendemain, à six heures du matin, il serait chez lui. L'italien, qui passait pour un bretteur, lui promit de l'y attendre, et sortit.

Vers dix heures, Marie se retira ; Alphonse l'accompagna jusque chez elle ; il prit le chemin de l'hôtel de malte où il logeait. Il avait à peine fait deux cents pas, et il quittait la rue balbi pour entrer dans celle qui conduit à la place saint-pancrace, quand il fut assailli par plusieurs hommes ; il se jeta contre le mur, essayant de se défendre avec une canne qu'il tenait à la main. À l'instant où l'un des assaillants allait lui porter un coup de stylet, le cri qu'il avait déjà entendu deux fois fit retentir la rue : il sentit un souffle glacé, et crut apercevoir quelque chose qui passait rapidement ; en même temps il vit l'un des hommes renversé, et les autres immobiles et comme pétrifiés de terreur. Il profita de ce moment, il s'éloigna sans être poursuivi, et regagna son logement.

Il s'endormit en réfléchissant à cet événement ; et le lendemain il se rendit chez l'italien. On lui dit qu'il n'était pas rentré la veille. Il alla à l'endroit où il avait été attaqué ; tout le quartier était en rumeur, on y parlait d'un homme qu'on avait trouvé dans la rue, mort et à demi dévoré ; c'était l'italien.

Chapitre V

Parce qu'il a vu ce que nos yeux ne peuvent voir, ses amis le regardent comme un insensé, et les étrangers disent : « c'est un imposteur. »

Alphonse commençait à croire que la vision qui l'avait si fort tourmenté n'était que le cauchemar ; mais huit jours après, le vendredi, à la même heure, il éprouva le même accident ; toutes les circonstances furent semblables. Il s'en trouva tellement incommodé, qu'il fut obligé de garder le lit. Milady, qui en fut instruite, vint le voir dans la matinée avec l'un des médecins les plus renommés de Gênes. Le médecin, à qui Alphonse fit un récit détaillé de ce qu'il avait éprouvé, attribua le tout à une affection nerveuse ; il lui prescrivit quelques calmants ; Marie partagea l'opinion du médecin. Le surlendemain M. de S** fut entièrement rétabli, et,

comme on le pense bien, sa première visite fut pour Marie.

Le vendredi suivant, Alphonse fut inquiet pendant toute la journée ; l'approche de la nuit lui faisait éprouver une terreur qui jusqu'alors lui avait été étrangère ; il n'en parla cependant point à Marie, et il rentra chez lui vers dix heures du soir. Il allait se coucher lorsqu'on lui annonça quelqu'un qui voulait lui parler : une visite à cette heure le surprit ; il dit de faire entrer ; c'était M. R..., son médecin. Ce docteur, fort habile homme, et passionné pour son art, prétendait avoir trouvé dans l'accident d'Alphonse la lièvre nerveuse octogienne qu'on croyait perdue depuis longtemps. Il avait donc fait à ce sujet un premier rapport à l'académie, et comme il en préparait un second, il venait prier Alphonse de lui permettre de passer la nuit dans sa chambre. Il ajoutait que si l'accès se renouvelait, la fièvre octogienne était bien constatée, et que l'art se trouvait ainsi enrichi d'une lièvre nouvelle.

Alphonse n'était pas très flatté de cette découverte, et

il avait quelque envie d'envoyer le médecin faire ailleurs ses expériences ; mais celui-ci le pria avec tant de grâce de ne pas s'opposer aux progrès de la science, qu'Alphonse céda.

On ne sait trop ce qui arriva au pauvre docteur ; mais le fait est que le lendemain il était plus pâle, plus défait, plus malade que M. de S** ; qu'il sortit avant le jour ; qu'il ne fit pas son second rapport à l'académie, qu'il ne parla plus de la fièvre octogienne, et que, sous aucun prétexte, on ne put le décider à retourner à l'hôtel de malte, qu'Alphonse quitta aussi peu de jours après.

À cette époque, les anglais tentèrent un débarquement près de Gênes ; une partie du peuple paraissait disposée à les seconder. Tous les français prirent les armes ; il y eut une escarmouche où Alphonse se distingua par un trait de courage et d'intrépidité, qui fit d'autant plus de bruit, que la ville entière en fut témoin. Les journaux du temps en parlèrent. Alphonse reçut le grade d'officier de la légion-d'honneur, et le général de mont-choisy, qui commandait la division, le demanda pour son aide-de-camp.

Les anglais furent repoussés ; les français rentrèrent dans Gênes, où Alphonse blessé fut ramené presque en triomphe. Chacun disait en le voyant : *ècco il bravo francese.*

Quelle cruelle journée avait passé la pauvre Marie ! Son amant combattant contre ses compatriotes ! Son amant dont elle connaissait la bravoure téméraire ! Lorsqu'elle entendit son nom proclamé dans toutes les bouches, lorsqu'elle le vit revenir au milieu des acclamations de ce même peuple qui tout-à-l'heure faisait des vœux pour ses ennemis, qu'elle fut heureuse ! Son Alphonse, son cher Alphonse, vainqueur, applaudi, couvert de gloire ! Elle l'eût aimé encore davantage si cela eût été possible.

Il avait reçu deux blessures, elles étaient légères et ne l'empêchaient pas de sortir. On annonça un grand bal chez l'archi-trésorier ; Milady et M. de S** y furent invités.

Peu de capitales offrent autant que Gênes de ressources pour le luxe et la magnificence ; le palais

qu'habitait l'archi-trésorier prêtait surtout à l'apparat. Le gouvernement d'alors exigeait que ses représentants, dans de semblables occasions, déployassent tout ce qui pouvait donner une grande idée de la richesse et de la puissance de la France ; aussi, rien n'avait été négligé pour rendre cette fête magnifique. La façade et les alentours du palais étaient illuminés en verres de couleurs ; une longue file de chaises à porteur, voitures ordinaires des dames génoises, étaient rangées de chaque côté des portes et, sous le portique ; des groupes de laquais en riches livrées allaient et venaient.

Milady arriva avec madame Costa : Alphonse donnait la main à cette dame ; M. Durazzo accompagnait Marie. Le prince archi-trésorier fit à M. de S** l'accueil le plus distingué ; il le présenta lui-même à plusieurs dames. Son amour, sa constance, sa bravoure, enfin l'élégance de sa tournure, attiraient sur lui tous les regards, et plus d'une femme enviait le sort de la douce Marie ; mais tous les hommes auraient désiré être à la place de l'heureux Alphonse. Il n'est pas un cœur qui ne se sentit ému à l'aspect de la charmante anglaise, les femmes mêmes la

regardaient avec bienveillance ; sa simplicité, sa modestie, sa douceur, lui faisaient pardonner sa beauté, et pas une bouche ne s'était ouverte pour laisser échapper sur elle une parole amère.

Tout à coup un murmure sourd se répand dans l'assemblée ; chacun tourne les yeux avec curiosité vers la porte. Marie s'informe de la cause de ce mouvement ; on vient d'annoncer la comtesse Paola. Elle entre, tous les regards sont fixés sur elle, toutes les voix se taisent. Elle traverse la salle ; à mesure qu'elle avance, un léger bruit se fait entendre derrière elle : c'est de la part des hommes un signe approbateur, la voix de l'admiration ; et chez les femmes un chuchotement mystérieux, une conversation à demi-voix, qui ne s'explique qu'à moitié, et cherche la pensée d'autrui.

Marie ne croyait pas un mot des choses extraordinaires que l'on racontait de la comtesse ; néanmoins elle avait depuis longtemps envie de la voir, et ses yeux suivirent l'impulsion générale. Quant à Alphonse, il parlait à Marie, il n'entendait rien, il ne

voyait rien : cependant la curiosité de Marie éveilla la sienne, il se retourna ; plusieurs personnes entouraient alors Paola, et il ne put que l'entrevoir, Marie lui demanda comment il la trouvait ; Alphonse lui répondit qu'il avait admiré sa taille, sa démarche, mais qu'il n'avait pu distinguer sa figure. « allez donc la regarder, lui dit-elle, et venez me dire ce que vous en pensez. »

En approchant de la comtesse, Alphonse éprouva un frémissement intérieur, un sentiment de malaise tel, que, sans savoir pourquoi, il osait à peine lever les yeux. Il s'y détermina pourtant ; le regard de Paola était sur lui, et il le rencontra. À ce regard son sang se glaça dans ses veines, ses genoux fléchirent, il tomba sur le parquet. Marie, qui le suivait des yeux, pousse un cri... le prince s'efforce de le relever, et chacun s'empresse de lui prodiguer des secours : bientôt il revient à lui ; mais ses blessures se sont rouvertes, son sang coule.

Le médecin du prince accourut : Alphonse fut transporté dans une chambre du palais ; le docteur banda ses plaies et arrêta le sang. Il n'était pas en danger, mais il

lui fallait du repos. Le prince fit sortir tout le monde de l'appartement du malade, même la pauvre Marie, et ne laissa avec Alphonse que son médecin.

Cet accident fut attribué à la grande chaleur. La fête, qui avait été un moment interrompue, dura jusqu'au jour. Marie n'y resta que le temps nécessaire pour s'assurer que l'état d'Alphonse n'avait réellement rien d'inquiétant ; et quand elle sut qu'il reposait, elle se retira.



Chapitre VI

*Pourquoi ce spectre le poursuit-il ? Que lui veut-il ?
Quel est-il ?*

Affaibli par le sang qu'il avait perdu, M. de S** passa la nuit dans un état d'affaissement qui ressemblait à du repos ; le lendemain il avait une fièvre violente, accompagnée de délire. Il se croyait dans un vaisseau, il entendait le bruit des vagues ; puis il parlait d'une femme qu'il voyait devant lui, d'un homme mourant. Cet état dura jusqu'à neuf heures ; alors il devint plus calme. Les personnes qui étaient à la fête, et notamment la comtesse, envoyèrent savoir de ses nouvelles. À dix heures, le prince, donnant la main à Marie, entra. Le médecin les assura que la fièvre n'aurait pas de suite, et la douce Marie fut encore une fois rassurée.

M. de S**, qui s'était fait transporter chez lui malgré

les instances du prince, se trouva assez bien à la fin de la journée. Cette nuit était celle du vendredi au samedi ; il s'attendait à avoir son accident accoutumé. Un domestique veillait dans un cabinet voisin. À onze heures, il n'avait encore éprouvé aucune sensation extraordinaire ; il avait un bras hors du lit, il commençait à s'endormir, lorsqu'il sentit un engourdissement subit ; il crut qu'une fausse position produisait cet effet, et il souleva son bras pour le remettre sous la couverture. Ce mouvement lui fit toucher une figure plus froide que le marbre ; il poussa un cri, et il entendit un léger frémissement comme celui d'une draperie qui glisse sur le parquet. Le domestique parut : Alphonse lui demanda qui était venu : cet homme s'étonna de cette question ; il n'avait rien vu.

Le bras d'Alphonse était comme paralysé ; il ne put dormir le reste de la nuit. Au point du jour il manda le médecin, qui le trouva sans fièvre. Alphonse se plaignait beaucoup de son bras, il sentait une douleur violente à la main droite. Le docteur l'examina, et, à son grand étonnement, il trouva qu'elle était gelée. Il y appliqua à

temps les remèdes nécessaires, et sauva ainsi Alphonse du danger de la perdre.

Marie vint dans la matinée ; elle ne pouvait vivre longtemps loin de lui. Un motif de curiosité entraînait aussi pour quelque chose dans cette visite. Elle désirait savoir pourquoi il s'était trouvé mal en apercevant la comtesse ; car elle croyait que ses blessures ne s'étaient rouvertes que par suite d'une impression violente : elle le lui dit, et lui en demanda la cause. À cette question Alphonse devint triste et rêveur, et essaya de détourner la conversation. Marie l'y ramena ; le visage d'Alphonse se rembrunit encore ; il garda le silence. Marie affligée baissa les yeux, et ses regards s'arrêtèrent sur une plume noire qui était sur le plancher ; elle la ramassa. Elle était parfaitement semblable à celles de l'aigrette de la comtesse. Elle rougit, et des larmes coulèrent sous ses paupières ; elle ne les laissa point paraître : elle cacha la plume dans son sein, et quelques instants après elle sortit.

Une idée pénible occupait Marie ; aucune femme ne portait une aigrette pareille à celle de Paola. Cette plume

ne pouvait donc que lui appartenir ; mais comment se trouvait-elle là ? La comtesse y était donc venue ? Quel motif l'y avait amenée ? Pourquoi Alphonse ne le lui avait-il pas dit ? Pourquoi s'était-il évanoui à la vue de cette femme et gardait-il le silence quand elle lui demandait des explications à ce sujet ? Elle n'avait donc pas sa confiance ? Il la trompait donc ? Que ce soupçon lui faisait mal !

M. de S** fut bientôt en état de se rendre chez Milady ; il la trouva triste et pensive. Elle lui parla de Paola ; dès qu'elle prononça ce nom, Alphonse parut agité : elle espéra qu'il allait lui faire quelque confidence ; il la quitta sans s'expliquer.

Le lendemain elle lit une nouvelle tentative ; même émotion, même silence de la part d'Alphonse. Il avait perdu entièrement sa gaîté ; on entrevoyait sur son front une pensée soucieuse, un secret qui l'oppressait et qu'il ne voulait ou ne pouvait confier. Marie n'était plus heureuse ; l'idée qu'Alphonse avait quelque chose de caché pour elle, lui était insupportable. Quelle relation

avait-il donc avec cette comtesse ? Quelle influence exerçait-elle sur sa destinée ? Pourquoi avait-il dit qu'il ne la connaissait pas ? Pourquoi son nom faisait-il sur lui une impression presque magique ? Marie s'efforçait en vain de pénétrer ce mystère ; M. de S** continuait à se taire, et tous les efforts de son amie pour l'amener à lui ouvrir son cœur étaient inutiles. Une semaine s'écoula ainsi ; les papiers attendus étaient arrivés, l'époque du mariage approchait, et la sombre mélancolie d'Alphonse ne se dissipait pas. Il passait les journées près de Marie ; mais que ces heures étaient différentes de celles qui avaient suivi son arrivée à Gênes ! Marie ne se croyait plus aimée, et Alphonse, en proie à un mal inconnu, oubliait jusqu'à son amour.

Un jour enfin, plus préoccupé qu'à l'ordinaire, il était auprès de Marie, sans presque songer qu'il y fût, lorsque levant les yeux sur elle il la vit baignée de larmes. Il tressaillit : elle lui prit la main. « Alphonse, lui dit-elle, connaissez-vous la comtesse Paola ? » À ce nom, Alphonse éprouva l'agitation ordinaire. Marie répéta sa question. « chère Marie, dit Alphonse, je n'ai jamais vu la

comtesse que le jour du bal. — jurez-le-moi, » dit Marie. Alphonse hésita un instant, puis il dit : « je vous le jure. »

La réponse d'Alphonse parut rendre la tranquillité à Marie ; elle lui exposa tout ce qu'elle avait éprouvé depuis le jour de son accident du bal, les doutes qui avaient assailli son cœur, et les soupçons qu'elle avait dû concevoir lorsque le hasard lui avait fait trouver... en disant ces mots, elle ouvrit un portefeuille, et elle en tira la plume noire qu'elle avait ramassée près de son lit. L'étonnement d'Alphonse fut extrême, il se souvint de cette figure froide qu'il avait cru toucher, et il demeura près d'un quart-d'heure sans proférer une parole. Marie, qui regardait son silence comme un aveu, éclata en sanglots « mon ami, lui dit-elle, quelque dure que soit la vérité, ne me la cachez pas ; ne m'aimez-vous plus ? » — « ne plus t'aimer ! Dit Alphonse, des yeux duquel il sembla qu'on venait d'ôter un bandeau, quelle étrange idée ! Ah ! Chère Marie, puisque ton repos y est intéressé, dusse-je passer pour un fou, un visionnaire, je te dirai tout. Écoute. »

Il lui raconta alors dans le plus grand détail ce qui lui était arrivé depuis son départ de Marseille ; l'étranger, l'apparition à bord du *Saint-Antoine*, le portrait ; enfin il ajouta en hésitant, car il rougissait lui-même de sa faiblesse, qu'en apercevant la comtesse Paola, il avait cru voir l'original du portrait et la figure de la vision.

Après ce récit l'âme d'Alphonse se trouva soulagée ; quant à Marie, toutes ses craintes sur l'infidélité de son ami étaient dissipées ; ce qu'il lui avait confié ne fit même pas sur elle une impression bien grande. Depuis quelque temps elle commençait à croire qu'Alphonse, par suite des blessures qu'il avait reçues à la tête, et de l'irascibilité de ses nerfs, était sujet à une maladie qui affectait momentanément son cerveau, et elle attribuait ces visions à cet état de souffrance ; elle ne l'en aimait pas moins ; mais, dans la crainte de lui faire de la peine, elle ne lui confia pas ce qu'elle pensait.



Chapitre VII

Entendez-vous ce son ? Ce n'est pas la voix d'un habitant de la terre.

M. de S** devait une visite à la comtesse Paola, qui lors de son indisposition avait plusieurs fois envoyé demander de ses nouvelles. Il redoutait extrêmement cette entrevue ; mais la politesse et Marie l'exigeaient. Un soir il se rend donc au palais serra.

Lorsqu'il mit le pied sur le seuil, le cœur lui battait avec violence ; il fit un effort sur lui-même, il entra et demanda la comtesse : elle n'y était pas. Il fut au théâtre saint-agostino ; on donnait une représentation au bénéfice de madame gaforini, chanteuse d'un grand talent et chérie du public. La salle était pleine ; les loges, garnies de bougies et remplies de femmes magnifiquement parées, offraient un spectacle merveilleux.

Alphonse remarqua que l'attention se portait vers une loge du premier rang à droite. Cette loge était vide, et il demanda à un de ses voisins quel motif attirait de ce côté les yeux des spectateurs. L'italien lui répondit que cette loge était celle de la comtesse Paola, et que l'on s'attendait à la voir. Il résolut de profiter du hasard qui l'avait placé à peu de distance, pour examiner cette femme, objet de tant de conjectures. Son voisin, qui aimait à parler, comme la plupart des italiens, se mit alors à lui raconter sur la comtesse une foule de circonstances singulières. Il prétendait qu'elle ne mangeait ni ne buvait ; que dans la nuit du vendredi au samedi elle disparaissait et qu'on ne savait pas ce qu'elle devenait ; qu'elle faisait souvent des absences beaucoup plus longues ; qu'à l'occasion de la dernière, des curieux avaient pris des informations, et qu'on ne l'avait vue sortir par aucune des portes de la ville ; qu'on assurait qu'elle était morte et ressuscitée plusieurs fois, et qu'elle avait plus de trois cents ans. Il y a cinquante-sept ans, ajoutait-il, si je dois en croire mon père, qui fut témoin oculaire, la comtesse se trouvant à une partie de campagne avec

plusieurs dames, s'endormit. Pendant son sommeil, les dames lui détachèrent son aigrette par un simple motif de curiosité et pour l'examiner. À l'instant même elle se réveilla en riant aux éclats. Il semblait qu'on l'eût délivrée d'un état de contrainte et de souffrance. Toutefois sa gaïté était bizarre, ses yeux égarés, son agitation extrême ; elle allait, elle venait sans reconnaître qui que ce fût. Elle parlait de choses arrivées il y avait plusieurs siècles, elle demandait sa chaise pour aller chez un doge mort depuis deux cents ans, et répétait souvent les noms d'alberto lomélino, de spinola, et d'autres personnes des temps passés.

Les dames, affligées de la voir dans cet état, voulurent lui rattacher son aigrette ; elle la repoussa. De minute en minute elle paraissait vieillir, la progression de ce dépérissement augmentait à mesure que la nuit avançait. Vers minuit ses yeux s'éteignirent, sa bouche se ferma, elle tomba inanimée. Un homme de l'art fut appelé, il essaya de la saigner ; ses veines étaient aussi vides de sang que si elle fût morte depuis des années. Tout faisant croire qu'elle n'existait plus, on déposa le

corps sur un lit de parade, et on fit des préparatifs pour lui rendre les derniers devoirs. Le lendemain, quand on vint pour l'ensevelir, il avait disparu, et le prêtre qui le veillait était mort. Le conteur ajouta encore que cette aventure était de toute vérité, et qu'elle avait eu lieu près de Gênes, à Sestri-du-levant.

Alphonse ne vit dans tout ce récit qu'une vieille histoire de vampire qu'il avait souvent entendu raconter dans son enfance, et qu'on disait être arrivée en hongrie. Il sourit de la crédulité de son voisin ; il oubliait alors que dans plusieurs circonstances il avait été plus crédule encore. L'esprit humain est indéfinissable, et la raison est un météore qui ne brille pas tous les jours.

Dans ce moment, la porte de la loge s'ouvrit. La comtesse, éclatante de beauté, entra, et la salle retentit d'applaudissements. Tel est l'italien, il salue de la même manière et avec le même enthousiasme une jolie femme et un héros.

Il était presque impossible de ne pas être ébloui à la vue de Paola : Alphonse fut frappé ; mais l'impression ne

fut pas violente. Il regarda la comtesse avec assez de calme pour pouvoir se rendre compte de ce qu'il sentait, et analyser ses traits. Elle paraissait avoir de vingt à vingt-cinq ans ; sa taille était grande ; sa ligure imposante ; ses cheveux, ses sourcils ; ses yeux étaient d'un noir d'ébène ; sa peau d'une blancheur éblouissante. Aucune espèce de coloris ne paraissait sur ses joues ; mais la vivacité extraordinaire de ses yeux animait tout son visage. son nez était légèrement aquilin ; ses lèvres fines, et ses dents d'un émail admirable. Son cou, ses épaules, sa poitrine, ses bras eussent pu servir de modèles. L'ensemble de sa personne était plein de grâce, de noblesse et de dignité. Il était peu d'hommes qui, lorsqu'ils la voyaient pour la première fois, n'éprouvassent un sentiment indéfinissable qui tenait en même temps de l'admiration et de la crainte ; mais un sourire habituel faisait disparaître ce que sa physionomie avait de dur, et lui donnait une expression enchanteresse.

Sa mise était riche et d'un goût exquis ; elle ne ressemblait à aucune autre. Avant d'avoir vu sa figure, on se disait : il y a quelque chose de mystérieux dans cette

femme. Elle affectionnait particulièrement la couleur noire et le rouge. Sa voix était douce et mélodieuse, mais, comme le reste de sa personne, elle était extraordinaire ; il semblait qu'elle venait de loin, d'un autre monde, et sur les nerfs sensibles elle faisait l'effet de l'harmonica.

Alphonse commençait à s'accoutumer à sa présence ; il s'étonnait même qu'une figure si belle eût pu produire sur lui une impression pénible, lorsque les yeux de Paola rencontrèrent les siens. La commotion fut pour ainsi dire électrique, et s'il n'eût pas été assis et appuyé, peut-être serait-il tombé comme au jour du bal. Il se remit cependant ; il osa même lever de nouveau les yeux sur la comtesse. Elle était alors occupée de la gaforini, qui chantait ce morceau si connu : *che vuole la bella rosa*.

Le spectacle fut tout d'un coup troublé par une querelle qui s'éleva dans le parterre, entre un officier et un jeune homme assis sous la loge de Paola. Le jeune homme, dans un accès de colère, donne un soufflet à l'officier qui tire son épée et la lui passe à travers le corps. Le sang jaillit presque sur la comtesse. Au même

instant on entendit un éclat de rire prolongé qui fit frémir la salle entière. D'où partit ce bruit ? On l'ignore. On a prétendu qu'il sortait de la loge de la comtesse, mais on n'a aucune certitude à cet égard. Alphonse jeta les yeux sur elle ; elle avait son mouchoir sur sa bouche, et ses yeux paraissaient fort animés ; mais rien dans ses traits n'annonçait la joie ou la tristesse. Le jeune homme mourut du coup ; l'officier fut arrêté ; le spectacle, interrompu par ce triste événement, ne fut pas repris, et la foule évacua la salle.

M. de S** sortit avec l'intention de se rendre chez Milady. Arrivé dans la rue de banqui, il rencontra le jeune italien avec qui il avait fait la traversée de Marseille à Gênes. Castellini l'aborda et lui demanda des détails sur ce qui était arrivé au spectacle. Alphonse en faisait le récit lorsqu'il s'entendit appeler ; il se retourna : ne voyant rien, il crut s'être trompé. Son nom fut encore distinctement prononcé. Castellini lui dit : « c'est bien vous qu'on appelle. » Il avança de quelques pas, la rue était déserte. Il entendit une troisième fois répéter son nom ; il continua jusqu'au bout de la rue, et n'apercevant

personne il allait revenir, quand un fracas épouvantable frappa son oreille : il se retourne, et voit la maison sous laquelle il causait deux minutes auparavant qui s'écroulait.

Sa première pensée fut pour castellini et les malheureux qui pouvaient être sous les décombres. Il se précipite à travers une poussière épaisse. Bientôt plusieurs personnes surviennent, la garde accourt ; on commence à travailler. Il encourage les travailleurs, il leur donne l'exemple ; tout fut inutile. On ne retira que des cadavres, et celui de l'infortuné castellini était du nombre.



Chapitre VIII

Écoutez, écoutez ! Trois coups ont retenti contre le mur. Cela veut dire que quelqu'un de nous va mourir.

Les préliminaires du mariage étaient terminés, les bans publiés, les annonces faites : rien ne s'opposait plus au bonheur des amants ; dans trois jours ils seront unis. Alphonse était au comble de la joie ; il quitta ce soir Marie plus tard qu'à l'ordinaire ; jamais il n'avait eu tant de peine à s'en séparer. Le lendemain devait être consacré aux visites. À sept heures, Alphonse se leva le cœur plein d'espérance ; tout semblait concourir à sa félicité. La nuit qui venait de s'écouler était celle du vendredi au samedi, et l'accès nerveux qui depuis son arrivée à Gênes l' avait constamment tourmenté, à l'exception d'une seule fois, ne s'était pas renouvelé. Il se rendit en toute hâte à l'hôtel de Milady. En entrant il remarqua que les domestiques

étaient inquiets et s'entre-regardaient d'un air de mystère. Il allait les questionner, lorsqu'il voit sortir d'un appartement qui n'était pas celui habituel de Marie, sa femme de chambre en larmes. Hors de lui, il demande à cette fille le motif de sa douleur. Elle lui dit que, la nuit, toute la maison a été réveillée par des cris affreux qui partaient de la chambre de madame ; qu'elle y était accourue, et qu'elle avait trouvé sa maîtresse dans des convulsions épouvantables ; que, revenue à elle, elle s'était précipitée de son lit, et était sortie de l'appartement avec toutes les apparences de l'effroi ; qu'elle n'avait pas voulu y rentrer, qu'elle était dans une autre chambre où elle reposait.

Alphonse craignant de l'éveiller, attendit qu'elle le fit appeler. Il traversa l'antichambre pour se rendre au jardin. Les domestiques causaient de l'événement de la nuit : l'un prétendait qu'on avait entendu chez madame une voix menaçante ; un autre disait qu'en entrant il avait senti une odeur de cadavre qui annonçait que quelque mort y était venu ; un troisième ajoutait que c'était sans doute l'esprit de la Lomelino qui était encore une fois sorti de son

tombeau ; un quatrième, que c'était la fée Gniota qui vient mordre les veuves qui se reMarient, et que cela était arrivé à sa mère lorsqu'elle avait épousé le concierge de l'hôtel.

Alphonse, fatigué de ces propos, monta sur la terrasse, attendant impatiemment l'instant de voir Marie. On vint lui dire qu'elle était éveillée et qu'elle le demandait. Il courut à sa chambre ; il la trouva extrêmement pâle et défaite. Elle garda quelques instants le silence ; enfin elle lui dit en pleurant que leur mariage était différé, qu'elle venait de donner des ordres en conséquence. Étonné, il lui demanda les motifs de cette détermination soudaine. Les sanglots de Marie redoublèrent, et son désespoir devint tel, qu'Alphonse craignant une nouvelle attaque de nerfs n'insista plus. Elle se calma peu à peu, et il espéra que lorsque la fièvre serait passée, il pourrait la faire changer d'avis.

Le lendemain il trouva Marie beaucoup mieux ; il revint sur le mariage, mais sa résolution paraissait plus affermie que jamais. Désespéré, voulant du moins

connaître la cause de ce retard, il la supplia de s'expliquer : ce fut en vain, et tout ce qu'il obtint fut la promesse que le mariage aurait lieu dans deux mois.

Peu de jours après, Alphonse et Milady reçurent une invitation à un bal chez la comtesse Paola. Marie, quoique guérie de son indisposition, était encore trop faible pour s'y rendre. Alphonse ne voulait pas y aller sans elle, mais elle parut le désirer, il céda.

Il y avait déjà beaucoup de monde chez la comtesse lorsque Alphonse entra ; elle était assise près de la porte ; il s'approche pour la saluer ; elle leva les yeux, et le même malaise qu'il avait éprouvé plusieurs fois se fit sentir avec tant de force que la voix lui manqua. La comtesse s'en aperçut, et son front se ternit ; ce léger nuage se dissipa bientôt. Elle demanda à Alphonse, avec une grâce charmante, des nouvelles de sa santé et de celle de Milady. Alphonse s'efforçait de retrouver l'usage de sa langue ; il répondait assez gauchement et en balbutiant, quand un cavalier, qui vint chercher la comtesse pour danser, le tira d'embarras.

Il passa dans un autre appartement ; bientôt, honteux de sa conduite, il revint dans le salon. La comtesse dansait. Que de volupté et en même temps que de décence dans cette danse ! Ce n'était pas une femme, c'était une divinité. Tous les spectateurs étaient en extase. Alphonse lui-même, enchanté, ravi, se souvenait à peine de ses terreurs.

La contredanse finie, il voulut réparer sa maladresse et dire quelque chose à la comtesse ; mais à mesure qu'il s'en approchait il éprouvait le même serrement de cœur. Paola semblait voir son embarras avec inquiétude. En se retournant elle le toucha légèrement ; il frissonna. Alors le sourire quitta les lèvres de la comtesse, ses sourcils se rapprochèrent, et Alphonse crut voir encore une fois la figure de la vision. Toutefois cette impression ne fut qu'un éclair. La comtesse se remit et parut plus belle que jamais. Alphonse rougit de nouveau de sa faiblesse, et voulant absolument vaincre cette étrange répugnance, il l'invita à danser. Elle eut l'air de réfléchir, et enfin elle le renvoya à une contredanse éloignée.

Elle se leva pour traverser le salon ; il crut par politesse devoir lui offrir la main ; et tandis qu'elle hésitait il la lui prit : à peine l'eut-il touchée, qu'un froid mortel se glissa dans tous ses membres ; il semblait que son âme s'échappait : la douleur devint telle, qu'il fut forcé de la quitter. Paola, pressant le pas, se trouva rendue à la place où elle voulait aller, et Alphonse n'eut que la force de se précipiter sur la terrasse dont la porte était ouverte, et il tomba presque inanimé sur un banc de gazon.

Dans cet état d'anéantissement il s'imagina apercevoir devant lui une figure voilée. Cette figure l'entoura de son voile, et il perdit entièrement connaissance. Quand il revint à lui, le jour commençait à poindre ; s'étant levé il entrevit quelque chose qui s'éloignait, et qui, comme une vapeur légère, se glissait contre le mur. Peut-être n'était-ce qu'un reste des brouillards de la nuit ou l'ombre des arbustes agités par le vent.

Il se souvint qu'il était au bal et qu'il devait danser avec la maîtresse de la maison. Craignant d'avoir commis

une impolitesse, il rentra dans le salon : la foule était diminuée, mais la fête durait encore. Il s'approcha de Paola pour lui rappeler sa promesse ; à son grand étonnement il n'éprouva aucune sensation pénible. Elle lui fit quelques reproches aimables sur ce qu'il s'était éloigné du bal aussi longtemps ; elle avait craint, disait-elle, qu'il n'eût oublié la contredanse qu'il devait danser avec elle. Alphonse ne lui dit pas qu'il s'était endormi : il causa assez longtemps ; il fut à même de juger du mérite de sa conversation. Toutes ses préventions étaient dissipées ; il ne voyait plus dans Paola un être surnaturel et redoutable, mais une femme charmante.

Quand la musique eut annoncé la contredanse, il offrit la main à la comtesse et il ne ressentit autre chose que le plaisir de tenir la plus jolie main du monde. Cette circonstance n'échappa point à Paola, elle sourit. Alphonse avait retrouvé tout son esprit ; il fut gai et aimable.

Le bal finit au grand jour. M. de S**, en se retirant, demanda à la comtesse la permission de venir

quelquefois lui présenter ses hommages, ce qui lui fut accordé.

À cette époque, il arriva à Gênes quelque chose d'assez singulier. Dans la nuit du 10 au 11 février, on entendit dans plusieurs endroits de la ville des cris lamentables. Tous les agents de l'autorité, toutes les troupes de garde furent sur pied ; on ne vit personne. On a bien dit qu'une femme d'une taille extraordinaire avait été aperçue à l'*Acqua Néra*, mais il n'y a rien de positif à cet égard. Quant aux cris, ils furent réels, et les trois quarts de la ville les entendirent, et je les ai entendus moi-même. Ces cris avaient quelque chose de si propre à frapper l'imagination, et imprimaient un sentiment de terreur si inconcevable, qu'un factionnaire fut trouvé mort dans sa guérite, et qu'un enfant de quinze ans, le fils de l'apothicaire Marandi, en devint fou. Les perquisitions qui eurent lieu pour connaître la cause de ce fait furent sans succès, et l'on est encore à deviner quelle espèce d'être ou quelle machine a pu faire entendre un bruit si épouvantable.

Il y eut la même nuit un orage affreux, pendant lequel on ressentit plusieurs secousses de tremblement de terre.

On prétendit que les cris avaient pris la direction de l'église de la Madonna dei campi, et que c'était dans le tombeau de la dame Spinola Lomélino, qu'ils s'étaient perdus. On disait que cette année était la trois centième de sa mort, et que les gémissements avaient commencé le même jour et à la même heure où elle expira ; qu'un vieillard se rappelait d'avoir ouï dire à son père que cent ans auparavant, pareille chose était arrivée, et que les cris avaient également été suivis d'un tremblement de terre et d'un orage.

Des promeneurs étant allés revoir l'église, effrayés sans doute par le bruit du vent qui sifflait à travers les vitraux et les lézardes des murs, assurèrent avoir entendu dans le tombeau des plaintes, des soupirs, des sanglots. Il n'en fallut pas davantage pour y faire encore une fois courir toute la ville. Bientôt cent personnes attestèrent les mêmes choses. Des jeunes gens se mirent en tête de renouveler la visite du cercueil, mais ils ne purent jamais

déplacer la pierre, un jeune militaire qui se trouvait présent, introduisit la lame de son épée par une fente ; il sentit quelque chose qui résistait, non comme un corps dur, mais une matière molle et élastique. Ayant retiré son épée, il la trouva ensanglantée. Nos jeunes gens, surpris, redoublèrent d'efforts ; ce fut en vain, la pierre ne céda pas ; il semblait qu'une force plus qu'humaine la retint. Ils s'en allèrent avec l'intention de revenir en plus grand nombre et de se servir de machines s'il le fallait.

Ils revinrent en effet le lendemain avec les instruments nécessaires ; mais on n'eut pas besoin de les employer, ils soulevèrent la pierre sans difficulté, et, à leur grand étonnement, ils trouvèrent, comme la première fois, le linceul vide.

La comtesse depuis quelques jours n'était pas visible ; on disait qu'elle était indisposée. Comme elle resta assez longtemps sans se montrer ni recevoir qui que ce soit, on conclut qu'elle avait été faire un voyage, ainsi que cela lui arrivait souvent. Trois semaines après, elle reparut au cercle chez l'archi-trésorier. Elle était gaie, et elle

répondit simplement aux personnes qui lui témoignaient leurs regrets de sa longue absence, qu'elle avait été à la campagne.



Chapitre IX

Si un être supérieur s'élève parmi les hommes, vous verrez la calomnie l'entourer : c'est un mauvais génie, diront-ils ; ils le brûleront et ils jetteront sa cendre au vent.

On crut sur ces entrefaites avoir découvert enfin ce qu'était réellement la comtesse. Un journal anglais parla d'une princesse russe qui voyageait incognito ; il disait que cette dame aimait tout ce qui tenait du romanesque, et que sa façon d'agir se ressentait de cette disposition de son esprit ; qu'elle arrivait tout à coup dans une ville avec un grand train, et en disparaissait sans prendre congé de personne ; que bonne et généreuse, elle était singulière même dans sa manière d'obliger, et il racontait à ce sujet des traits qui dénotaient un caractère des plus bizarres. Il ajoutait que cette dame avait paru en Angleterre, en

Écosse, en France, et qu'on la croyait maintenant en Italie ; que veuve à vingt-deux ans, elle était propriétaire d'une portion de l'Ukraine ; que sa fortune était immense, et qu'elle jouissait d'une grande considération auprès de l'empereur de Russie.

Une partie de ces circonstances se rapportaient si bien à Paola, qu'on ne douta pas qu'elle ne fût la princesse d'Iberzoff (c'était le nom de la dame russe) ; et la manière dont elle éludait les questions qu'on lui faisait à cet égard, semblait prouver que l'opinion publique n'était pas dénuée de fondement. On avait remarqué aussi que quelques-uns de ses gens étaient tartares ou polonais. Enfin, on se souvint qu'un courrier, ayant la cocarde russe, était venu quelques mois auparavant lui apporter des lettres.

Lorsqu'on crut connaître la comtesse, les prodiges cessèrent ; on la trouva moins belle, moins spirituelle. Autant on l'avait élevée au dessus de la nature, autant on la rabaissa. Ce n'était plus cette femme supérieure ; c'était une princesse, il est vrai, mais étrange, mais folle.

Cependant elle se montrait tous les jours plus digne d'estime, plus généreuse ; elle ne perdait aucune occasion de faire une bonne œuvre. Un jour, c'était un prisonnier pour dettes délivré ; le lendemain, une jeune fille pauvre dotée et mariée ; une autre fois, un conscrit remplacé et rendu à sa famille ; et ces faits n'arrivaient que par hasard à la connaissance du public, car elle prenait toutes les précautions possibles pour les y dérober.

Alphonse allait la voir quelquefois ; elle l'accueillait toujours avec bienveillance. Délivré de ses préjugés, il put apprécier ce qu'elle valait, et combien elle avait d'instruction et de goût. Un soir qu'il se trouvait chez elle avec M. Viviani, savant distingué, M. Brack, le colonel Morlincourt et quelques autres personnes d'un mérite connu, la conversation roula sur les sciences exactes. Paola qui écoutait prit la parole, et tous ces messieurs restèrent frappés d'étonnement en entendant avec quelle facilité, quelle netteté, quelle profonde érudition elle traitait les questions les plus abstraites. On l'admirait d'autant plus, qu'elle n'avait pas l'air d'y mettre la moindre prétention, qu'elle semblait prier les auditeurs de

lui pardonner sa supériorité.

La conversation changea ; on parla des nouvelles du jour, des bruits de ville. On cita plusieurs traits de bienfaisance dont l'auteur n'avait pas voulu être connu ; tous les yeux se tournèrent sur Paola. Enfin, on en vint aux histoires surnaturelles qui avaient si longtemps occupé Gênes. Le colonel s'amusa à citer à la comtesse quelques unes des mille et une fables dont on l'avait fait l'héroïne avant de la connaître ; et il lui dit que quinze jours auparavant beaucoup de gens, que l'on regardait comme très sensés, ne seraient pas passés près d'elle sans faire le signe de la croix. La comtesse écoutait et souriait. Alphonse raconta l'histoire qu'il tenait de son voisin de spectacle, en omettant, toutefois, les circonstances qui auraient pu choquer la maîtresse du logis.

Il parlait encore lorsqu'on entendit tinter le glas pour l'agonie d'un malade ; bientôt le cliquetis d'une sonnette et le murmure des voix des fidèles annoncèrent que le prêtre passait avec l'eucharistie. Les Italiens se turent, les étrangers les imitèrent ; la comtesse gardait également le

silence. Tout à coup elle laissa échapper un éclat de rire convulsif qui surprit tout le monde, surtout Alphonse, à qui cette action semblait en contradiction avec la manière d'être de Paola, ordinairement grave et modeste. Elle parut confuse et montra à M. de S** un petit chien qui jouait à l'extrémité de l'appartement, en ayant l'air de dire que c'était cet animal qui l'avait fait rire. Le son de la cloche indiqua que le malade venait d'expirer. Cet événement était étranger aux personnes présentes, quelques minutes après on n'y pensait plus, et la conversation avait repris sa gaîté lorsqu'on se sépara.

Le terme de deux mois, indiqué par Marie pour la conclusion du mariage, approchait. La tendresse d'Alphonse était toujours la même, et il voyait avec délices arriver cet instant. Marie ne semblait pas partager son bonheur ; une inquiétude secrète la dévorait. Lorsque Alphonse parlait de leur félicité future, elle paraissait souffrir, elle gardait le silence, et huit jours avant l'époque fixée, elle n'avait pas encore ouvert la bouche sur ce sujet. Deux fois ses terreurs nocturnes s'étaient renouvelées, et cette Marie si courageuse, si éloignée de

toute superstition, de toute petitesse d'esprit, n'osait pas rester seule dans son appartement.

Un soir, étant assise près de son bien-aimé, elle prit tout à coup un ton solennel ; elle lui dit : « mon ami, c'est dans huit jours que je dois être à vous, je vous l'ai promis, je tiendrai ma promesse. Je sais que c'est mon arrêt de mort ; il n'importe, je serai à vous dans huit jours. Je ne demande au ciel que de vivre jusqu'à cette époque. » Alphonse, effrayé, l'interroge sur le motif de ses craintes. Elle ne lui répondit qu'en renouvelant sa promesse, et lui fit comprendre par un geste suppliant qu'elle désirait n'être pas davantage questionnée sur ce sujet. Alphonse crut qu'elle avait l'esprit frappé de quelque vain pressentiment, de quelque crainte chimérique. Il pensa que les soins et son amour les dissiperaient peu à peu, et il n'en attendit donc que plus impatiemment le jour de leur union.



Chapitre X

Les crimes les plus horribles ne sont pas ceux dont les tribunaux s'occupent ; il en est de secrets, d'inconnus aux hommes, et dont la seule idée les ferait mourir d'épouvante s'ils leur étaient révélés.

On était à la veille du jour si longtemps désiré ; Marie paraissait rassurée et semblait même avoir recouvré la tranquillité ; tous les préparatifs étaient faits. Alphonse quitta un instant son amie pour aller prendre les ordres de la comtesse qui devait accompagner Marie à l'autel. Il la trouva seule ; elle était à sa harpe ; elle se tut à l'approche d'Alphonse : il la pria de continuer, elle y consentit, et chanta un morceau italien. Alphonse était musicien ; son goût était exercé et sûr. On lui avait dit que Paola avait une voix remarquable, et il s'attendait à entendre bien chanter ; cependant il resta immobile de surprise. Jamais

un timbre plus pur, plus touchant, plus flatteur n'avait frappé son oreille : l'excellence de la méthode de la comtesse surpassait, s'il est possible, la beauté de sa voix. Elle avait fini, et ces sons harmonieux vibraient encore sur l'âme ravie d'Alphonse. Il lui demanda un morceau français : elle chanta une romance, la mort d'une amante. Alphonse pensa aux craintes de Marie, et les larmes lui vinrent aux yeux. La comtesse, voyant qu'elle l'avait affligé, passa de suite à un boléro vif et gai, *il maiorchino*, que tout le monde a entendu depuis chanter à Garat.

Elle quitta l'instrument : on approcha une table couverte de fruits, chose rare dans cette saison ; elle en offrit à Alphonse, et avança la main pour prendre une assiette où l'on remarquait une pêche d'une grosseur peu ordinaire. Au moment où elle la touchait, la pêche tomba et roula sur le plancher : cette circonstance, bien simple, fit une impression marquée sur la comtesse ; elle retint, par un mouvement presque convulsif, Alphonse qui quittait sa place pour aller ramasser la pêche. Saisissant un couteau, elle le jeta contre le fruit qu'elle toucha

légèrement. Alphonse lui fit compliment sur son adresse : elle lui proposa, en souriant, d'essayer la sienne, et lui mit en main un couteau qu'il lança, mais sans toucher le but. La comtesse se leva alors avec impatience ; elle prit la pêche, la plaça devant Alphonse, en lui disant : « je vais vous indiquer un moyen plus sûr ; » et elle lui lit signe de partager le noyau avec la pointe du couteau. Huit heures sonnaient en ce moment : Alphonse frappa ; il lui sembla que quelque chose avait palpité sous sa main. À l'instant la table fut couverte de sang. Paola frappa un second coup et poussa un de ces éclats de rire qui avaient plutôt l'air d'un cri de mort que de l'expression de la gaîté. Saisi d'horreur, Alphonse s'éloigna. La comtesse lui demanda s'il est blessé ; il lui répond négativement. Elle sonne et fait emporter la table.

Alphonse était devenu rêveur ; Paola, au contraire, paraissait d'une gaîté qui ne lui était pas ordinaire : elle plaisanta Alphonse sur l'air sérieux qu'il avait pris. Elle parla des préparatifs de la noce et du bonheur qu'il allait goûter près d'une femme aimable et adorée. Elle ne put cependant parvenir à dissiper entièrement les idées

funestes qui s'étaient emparées de lui. Il abrégé sa visite et sortit.

Il se dirigeait vers l'hôtel de Milady, lorsqu'il vit venir à lui un des domestiques de la maison : l'effroi était peint sur son visage. « Venez, Monsieur, venez vite ; ne perdez pas un instant ! Madame se meurt, elle vient d'être assassinée. » La Foudre fut tombée aux pieds d'Alphonse qu'il n'eût pas éprouvé une émotion plus terrible. Cependant sa force ne l'abandonne pas ; il court, il se précipite vers l'appartement de Marie. Quel spectacle se présente ! Marie étendue sur son lit, baignée dans son sang. Le médecin était près d'elle ; son air annonçait qu'il n'y avait aucun espoir : ses femmes sanglottaient. Alphonse s'approcha du lit sans que Marie l'aperçût ; elle paraissait calme ; ses yeux étaient à demi fermés. À un mouvement d'Alphonse, elle les ouvre : dès qu'elle le reconnaît elle fait un geste de terreur, Alphonse lui prend la main ; elle pousse un cri et fait un effort ; le sang jaillit de ses blessures, elle retombe sur son oreiller, fait entendre un gémissement sourd, et expire. Alphonse est sans connaissance sur le parquet.

L'assassinat de Milady se répandit bientôt dans la ville ; la justice se transporta sur les lieux ; on fit une enquête ; les femmes de chambre furent entendues. D'après leurs dépositions, il fut constant que vers les huit heures du soir Milady était dans sa chambre ; elle écrivait. Fanny, sa fille de confiance, était de l'autre côté de l'appartement, arrangeant une robe de sa maîtresse ; Fanny sortit pour aller chercher dans une pièce voisine la soie qui était nécessaire pour finir la robe ; elle était occupée avec une autre domestique à assortir les couleurs, lorsqu'un cri perçant partit du côté de la chambre de Milady. Comme la fenêtre était ouverte, elle crut qu'il venait de la rue : mais un instant après un second cri, puis un troisième plus étouffé, vint frapper son oreille : elle court, elle n'avait qu'un cabinet à traverser. Au moment où elle entrait, Milady, couverte de sang, tombait de sa chaise. Fanny appelle du secours ; sa compagne arrive ; toutes deux relèvent Milady à demi morte. Bientôt pourtant paraissant se ranimer, on l'entendit prononcer ce seul mot : « Lui !... » et des convulsions la saisirent.

Tous les domestiques interrogés, déposèrent absolument dans le même sens. Il fut également constaté qu'on ne pouvait entrer dans l'appartement, situé au deuxième étage, que par la pièce où étaient les deux femmes de chambre ; que les perquisitions les plus exactes avaient eu lieu à l'instant même, et qu'on n'avait trouvé personne. Les soupçons planèrent donc sur les deux malheureuses filles. Mais quel eût été leur but ? Voler ? Rien n'avait été enlevé. Des témoins déclarèrent en outre qu'elles avaient l'une et l'autre approché, jusqu'à son dernier moment, Milady, qui paraissait recevoir leurs soins avec plaisir.

Marie avait été tuée de trois coups de poignard : l'un n'avait fait qu'effleurer légèrement la peau, les deux autres avaient touché le cœur. Les gens de l'art s'étonnèrent même qu'elle ne fût pas morte sur le coup.

Toutes les recherches imaginables furent faites pour découvrir les motifs et les auteurs de ce crime ; elles furent sans résultat. Le voile mystérieux qui couvre cette affaire n'est pas encore levé, et probablement ne le sera

jamais. La ville entière lut dans le deuil. La douceur, l'amabilité de Milady lui avaient attiré l'affection générale. Une foule immense suivit son cortège, et, pour la première fois, on vit la comtesse Paola donner des marques publiques d'attendrissement : on assura qu'on l'avait vue pleurer. On la croyait si fort au dessus des faiblesses humaines, que bien des personnes ne voulurent pas le croire.



Chapitre XI

N'ajoutez pas foi à mes récits ; dites qu'ils sont les rêves d'un visionnaire. Mais si vous rencontrez une femme vêtue de noir, au teint pâle, au regard mystérieux ; si, à son approche, vous sentez votre sang se glacer, quelle que soit la douceur de *ses paroles, au nom de votre salut éternel, fuyez !*

Alphonse fut pendant trois semaines entre la vie et la mort. Il commença alors à retrouver un souvenir confus ; il lui semblait avoir fait un rêve long et pénible. Bientôt ses idées se raffermirent ; il entrevit la triste vérité ; mais il doutait encore. D'une voix mal assurée, il s'informa à la garde qui était près de son lit, de la santé de Marie. Elle secoua la tête. Le médecin, M. R..., qui vint dans ce moment faire sa visite accoutumée, fut agréablement surpris en voyant que son malade avait repris

connaissance : il l'en félicita. Alphonse écoutait ses félicitations d'un air morne. Il lui demanda si Milady était morte. Le médecin tardant à lui répondre, ses doutes se trouvèrent confirmés. Il se lève alors et s'élançe vers son épée ; mais ses forces le trahissent, il reste étendu sur le carreau ; et la fièvre, qui le reprend, le met une seconde fois aux portes du tombeau.

Cependant sa jeunesse et la vigueur de sa constitution triomphèrent encore. Quelques jours après, sa situation parut sensiblement améliorée, mais on craignit que sa raison ne fût égarée : il ne reconnaissait personne, et il était sans cesse préoccupé d'un objet qu'il voyait près de lui, à qui il parlait à voix basse, et dont il semblait écouter les réponses. Comme il n'avait plus de fièvre, cet état était alarmant. Il resta près de quarante-huit heures sans dormir, conversant toujours avec cet être imaginaire. Enfin il tomba dans un sommeil profond : à son réveil il était mieux ; il reconnut la garde : elle voulut lui donner une potion ; Alphonse la refusa ; un instant après elle la lui présenta de nouveau ; il la prit et la jeta ; on lui apporta du bouillon, il s'obstina également à ne pas y

toucher. La garde alla prévenir le médecin : il crut d'abord que ses refus étaient une suite de délire ; il fit quelques questions à Alphonse, et voyant qu'il était dans son bon sens, il l'engagea par toutes les raisons possibles à ne pas s'opposer à sa guérison. Mais Alphonse, pour qui la vie n'était plus qu'un fardeau, lui fit connaître qu'il était déterminé à mourir. M. R... essaya en vain de combattre cette résolution.

On fit venir ses amis, un ecclésiastique, tout fut inutile. Il s'affaiblissait de moment en moment, et on ne lui donnait plus vingt-quatre heures à vivre, quand on imagina un dernier moyen. On savait que la comtesse avait, pendant toute la maladie d'Alphonse, témoigné pour lui le plus vif intérêt, et qu'elle avait chaque jour envoyé savoir de ses nouvelles. On savait aussi qu'Alphonse la voyait avec plaisir avant la mort de Marie ; plusieurs fois même il l'avait nommée dans son délire. On pensa donc qu'elle pourrait avoir quelque influence sur son esprit. Le médecin et une autre personne se rendirent chez elle : ils lui exposèrent l'état du malade et l'espérance qu'ils avaient conçue. « je sais ;

ajouta M. R..., que ce que nous vous proposons n'est pas dans les strictes convenances, et qu'il n'est pas d'usage qu'une dame aille chez un garçon ; mais il s'agit de sauver un homme estimable, de faire une bonne action, et jamais votre cœur ne s'y est refusé. » La comtesse les remercia de l'opinion qu'ils avaient d'elle, et consentit à se rendre chez le malade.

Alphonse, au dernier degré de faiblesse, était plongé dans un assoupissement léthargique, lorsque Paola, accompagnée du docteur, entra. Elle resta quelque temps à le considérer ; en voyant cette belle figure qui semblait frappée de mort, elle parut émue. Alphonse entr'ouvrit les yeux ; quoiqu'il eût appris l'intérêt qu'elle avait témoigné pour lui pendant sa maladie, il ne la reconnut pas sans frissonner. Elle lui souhaita un prompt rétablissement ; il garda le silence ; elle demanda la coupe qu'il avait refusée, et la lui présenta. Il fit avec la tête un geste négatif. Elle renouvela avec douceur son invitation ; Alphonse murmura quelques mots qui ne furent pas entendus, mais qui semblaient dire qu'il était trop tard. La comtesse prit alors un ton grave et presque impératif ;

elle lui reprocha sa faiblesse ; elle lui rappela ce qu'il devait à sa famille, à son pays, au souvenir de Marie ; elle s'exprima avec une éloquence, une force telles, qu'une âme humaine aurait en vain voulu y résister. À mesure qu'elle parlait, la résolution d'Alphonse s'évanouissait ; il jetait de temps en temps des regards étonnés sur cette femme extraordinaire : elle se tut, il écoutait encore. La comtesse fit signe à la garde de lui donner la coupe, et sortit.

Dès cet instant, M. de S** se soumit sans difficulté à toutes les ordonnances du médecin ; la nature, secondée par l'art, agit avec succès, et il fut bientôt convalescent. La mélancolie prit la place du désespoir ; il vécut pour penser à Marie, pour chérir sa mémoire. Enfin la raison et ses amis parvinrent à le rendre à son état et à la société.

J'avais eu souvent l'occasion, c'est l'ami dont le narrateur tient cette histoire qui parle, de rencontrer M. de S** chez l'archi-trésorier, chez le général de Montchoisy, et même chez la comtesse Paola où j'allais quelquefois. Après le malheur qui lui était arrivé, je fus

lui faire visite : je continuai d'aller de temps en temps m'informer de sa santé ; pendant sa convalescence, qui fut longue, je le vis plus souvent, et nous finîmes par être liés.

Un soir, assis au coin du feu, dans sa chambre, nous parlions de littérature, et je me souviens que le théâtre de voltaire était le sujet de la conversation : tout à coup je vis M. de S** pâlir. Je lui demandai s'il se trouvait mal ; il regardait fixement un des rideaux placés aux croisées de la chambre. Dans tous ses traits régnait une expression d'horreur qui ne peut se décrire ; ses yeux étaient hagards, ses lèvres tremblantes. J'avoue que dans ce moment j'éprouvai moi-même une violente impression. Sa figure peignait si bien l'épouvante, qu'il était impossible de ne pas croire qu'il voyait quelque objet extraordinaire. Je me levai et je fus au rideau ; je l'examinai, je le touchai, je passai derrière sans rien trouver. Je revins à ma place. Je lui demandai encore ce qu'il avait ; il parut ne pas m'entendre : je renouvelai ma question deux fois sans plus de succès. Enfin il reprit sa tranquillité, et causa de choses indifférentes. Onze heures sonnèrent : je

m'apprêtais à me retirer, lorsqu'il me dit : « Je désire que vous ne me quittiez pas cette nuit. » Cette demande m'étonna ; mais je l'attribuai à son état, et je lui dis : « Eh bien ! Je ne vous quitterai pas. » En effet, il se coucha, et je m'endormis dans un fauteuil. Le lendemain, il paraissait assez bien portant ; je lui dis, en riant : « expliquez-moi donc quelle est la singulière vision que vous avez eue hier ? » Il sembla mécontent de ma question : je n'insistai pas ; nous déjeunâmes, et je le quittai.

Quelques affaires m'obligèrent à aller à Sestri ce jour même. Je ne revins à Gênes que le surlendemain, et je fus fort étonné de trouver chez moi le billet suivant :

« Monsieur,

Il eût été généreux à vous de ne pas divulguer une circonstance dont le hasard vous a rendu témoin, je ne veux ni ne dois être l'objet des plaisanteries de personne, et d'un ami moins que de tout autre, vous m'avez offensé, monsieur ; J'espère obtenir de vous la satisfaction qu'on se doit entre honnêtes gens.

Alphonse de S**. »

Ne pouvant concevoir ce qui me valait ce cartel, car je n'avais ouvert la bouche à qui que ce fût sur l'accident de M. de S**, j'allai chez lui. Quand j'entrai il vint à moi : « Je vous dois des excuses, me dit-il, et je vous prie de les recevoir. J'ai pu soupçonner l'amitié d'une indiscretion ! Ah ! Je suis impardonnable. J'ai su que vous étiez absent de Gênes depuis avant-hier ; par conséquent ce n'est pas vous... Mais qui donc a pu ?... » Il me raconta alors qu'il avait reçu la visite du commandant Loutil, qui l'avait beaucoup plaisanté sur un sujet qui l'affligeait, et qu'il avait pensé d'abord que c'était moi qui lui en avais parlé. Je lui répondis que je n'avais vu dans son billet qu'un mal-entendu, que je ne lui en voulais pas du tout, et que, pour le lui prouver, je lui demandais la permission de lui parler le langage de l'amitié. « Il y a longtemps, lui dis-je, qu'avec la réputation du militaire le plus brave, vous passez ici pour un homme à vision ; et, permettez-moi de vous le dire, c'est par votre faute. L'aventure du médecin R... a couru tout Gênes, et vous avez vous-même raconté partout ce

qui vous est arrivé lors de la mort de Castellini. De bonne foi et dans le fond du cœur, avez-vous pu croire à ces bizarres aventures ? Je ne vous le cache pas, avant de vous connaître particulièrement, je vous regardais ou comme un adroit mystificateur, ou comme un cerveau timbré. Si je vous parle avec cette franchise, c'est parce que j'ai apprécié depuis tout ce que vous valez ; mais, croyez-moi, ne cédez pas ainsi facilement aux illusions de votre imagination ; soyez certain que tout ce que vous avez vu ou cru voir n'est que l'effet des nerfs, de préjugés d'enfance, ou d'un prestige d'optique. Vous avez éprouvé un grand malheur ; mais il faut y opposer une âme ferme et courageuse, se roidir contre l'adversité, et ne pas vous abandonner à de vaines terreurs indignes d'un homme. »

Il garda un moment le silence, puis il me dit : « Oui, il est possible que mon imagination, que le délabrement de ma santé, soient pour beaucoup dans ce que j'éprouve ; cependant il est des circonstances que toute la sagesse humaine ne pourrait expliquer. Je veux vous ouvrir mon âme tout entière : cessez de croire à ma raison si vous voulez, mais au moins croyez à ma franchise et

conservez-moi votre estime. » Alors il me fit le récit de tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de Marseille, à peu près comme je viens de le raconter.

Dès ce jour je repris ma première opinion sur M. de S** ; et tout en rendant justice à ses éminentes qualités, je ne doutai plus qu'il n'eût des instants d'absence. Ses préventions contre la comtesse Paola me parurent surtout le comble de la déraison. Cette dame était bonne, aimable, spirituelle ; quelque chose de mystérieux l'entourait en effet, mais il y avait loin de là à l'aspect sous lequel il la voyait, et les sottises qu'on avait débitées à son sujet faisaient hausser les épaules à tous les hommes sensés. Si le gouvernement avait eu l'air d'y attacher quelque importance, c'était pour amuser le peuple et le distraire de la révolte. Je sentis bien que tout ce que je pourrais dire à M. de S** à cet égard, serait en ce moment à peu près inutile, et que si l'on devait espérer sa guérison, ce n'était que du temps. Je l'engageai de nouveau à se tenir en garde contre lui-même, à vaincre ses préjugés et à retourner chez la comtesse, à qui il ne pouvait convenablement, après l'intérêt qu'elle lui avait

montré pendant sa maladie, se dispenser de faire une visite. Il me promit d'y aller.



Chapitre XII

*Quand tous les hommes de la Terre diraient :
« Celui-ci est un fou », nierai-je ce que mes yeux ont vu,
ce que mes oreilles ont entendu, ce que ma main a
touché ? Ô vous qui m'écoutez, je l'atteste, je n'en ai pas,
imposé d'un seul mot*

Alphonse, fidèle à sa promesse, se rendit à l'hôtel de la comtesse ; mais il apprit qu'elle était partie.

Deux mois se passèrent. M. de S** n'avait plus de visions ni d'attaques de nerfs, sa santé était rétablie ; il pleurait toujours sa chère Marie ; il sentait qu'il n'y avait plus de bonheur pour lui en ce monde ; mais à force de travail il parvenait à se distraire.

Un soir, en se promenant dans la campagne, il se trouva à peu de distance du cimetière des anglais où

reposait Marie. Il ne put résister au désir d'aller visiter ce lieu : il entra. L'idée que cette femme si douce, si belle, qu'il avait si tendrement chérie, était à quelques pas de lui, froide, inanimée, se présenta à son imagination avec tant de force, qu'il fut obligé de s'appuyer sur la première pierre qu'il rencontra. Il considérait tristement les monuments qui l'entouraient, cherchant des yeux celui dont le marbre nouvellement taillé lui indiquerait Marie ; mais la nuit, qui devenait obscure, donnait la même teinte à toutes les tombes. Dans ce moment il vit quelqu'un assis sur un mausolée qui était devant lui : c'était une femme. Elle lui tournait le dos et était tellement immobile qu'Alphonse douta si c'était une statue ou un être humain. Il s'avance, il croit reconnaître la comtesse Paola : c'était elle en effet. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'enveloppa avec soin dans son voile : Alphonse était muet d'étonnement ; la comtesse qu'on disait partie, il la trouvait en ce lieu, à cette heure ! Elle devina sa pensée, elle lui dit : « Je sais ce que vous cherchez ici ; c'est le tombeau de votre amie ; le voici : » c'était celui où elle était assise. Alphonse fit un pas pour se rapprocher ; elle

s'éloigna, et mit le tombeau entre elle et lui. Alphonse ne songea plus qu'à Marie : il s'agenouilla sur la pierre, ses larmes coulèrent, et il resta plusieurs minutes absorbé dans sa douleur. Enfin il se souvint que la comtesse était là ; il se leva, et la remercia de l'intérêt qu'elle avait pris à sa santé. Elle lui dit : « Vous êtes étonné de me trouver ici ; je suis revenue depuis hier à Gênes ; ma première visite a été au tombeau de cette bonne Marie... » M. de S**, pénétré de reconnaissance, s'avançait vers elle : la comtesse recula ; elle continua à parler de Marie. Il crut alors s'apercevoir que sa voix était moins douce que de coutume : c'était bien le même organe, mais il avait quelque chose de rauque. Il attribua cet effet au voile dont elle s'entourait le visage et qui arrêtait la libre émission du son. Dans ce moment la lune se leva : la comtesse parut agitée ; elle laissa échapper un gémissement sourd ; elle dit à Alphonse, d'une voix altérée, presque éteinte : « Il faut que je vous quitte ; venez me voir dans quelques jours. » Il s'avança encore pour lui offrir la main ; un geste impératif lui prescrivit de s'arrêter. Elle s'éloigna si vite, qu'on aurait cru qu'elle

avait disparu, et un instant après Alphonse entendit un cri aigu et semblable à celui qui l'avait déjà frappé en plusieurs occasions.

Quoique toutes ces circonstances pussent s'expliquer d'une manière naturelle, son esprit, avide de merveilleux, allait y voir encore quelque prodige ; il se souvint à propos des avis qu'on lui avait donnés, et, pensant à Marie, il reprit le chemin de la ville.

Deux jours après, le retour de la comtesse fut connu à Gênes : depuis longtemps elle n'avait fait une aussi longue absence. On courut en foule à son hôtel : elle reçut la visite de toute la ville ; les uns y allaient par amitié, les autres par curiosité.

Nous avons dit qu'on pensait généralement à Gênes que Paola n'était autre que la princesse d'iberzof. L'on fut bien étonné quand M. K..., consul russe, arrivé à Gênes depuis peu, prétendit qu'il avait vu dernièrement la princesse à Vienne.

On crut d'abord que le consul se trompait ; mais un

officier, qui avait été envoyé en mission en Autriche, confirma ce que le consul avait dit. Il ajouta même qu'il avait parlé à la princesse, et qu'elle devait être en route pour l'Italie. On sut quelques jours après qu'elle venait d'arriver à Milan, et qu'elle ne tarderait pas à être à Gênes.

Qu'était donc Paola ? D'où venait-elle ? D'où tirait-elle les sommes nécessaires pour subvenir à ses dépenses, à ses prodigalités ? Jamais, disait-on, aucun négociant, aucun banquier de Gênes ne lui avait remis de fonds ; cependant elle n'avait pas de dettes ; chaque mois tous ses mémoires étaient acquittés. Ses gens ne voulaient pas parler, ils étaient tous incorruptibles : quand on les interrogeait sur leur maîtresse, ils détournaient la tête, se taisaient ou s'enfuyaient. L'attention publique fut fixée sur elle plus fortement que jamais ; les histoires surnaturelles, les contes de revenants recommencèrent. L'un l'avait aperçue à minuit sur le clocher d'une église, l'autre l'avait vue traverser les airs. Le patron d'une felouque venant de corse prétendait qu'il avait, pendant le trajet, rencontré une femme marchant sur la mer ; qu'il la

prit pour Notre-Dame-De-Bon-Secours, et qu'il lui adressa une prière ; mais quand il avait fait le signe de la croix le fantôme s'était englouti dans les flots.

Enfin deux personnes racontaient qu'un soir, passant près du cimetière des anglais, ils avaient aperçu une grande figure se glissant le long du mur avec une telle rapidité, qu'on aurait cru qu'elle volait, et qu'elle avait disparu tout d'un coup au milieu des tombeaux. Le gardien du cimetière assurait avoir vu plusieurs fois la même chose, et lorsque cela arrivait, tous les animaux de sa maison, chevaux, vaches, brebis, tremblaient saisis de terreur, et tous les chiens du voisinage hurlaient. On faisait encore bien d'autres contes ; mais ils étaient tellement bizarres, absurdes, ridicules, qu'il est inutile de les rapporter.

Je mangeais alors avec le colonel Vivien et quelques autres officiers. À dîner on rapportait les histoires du jour ; chacun voulait citer la sienne, et je crois que ceux qui n'en savaient pas en inventaient. Pour mon compte, j'avoue que cela m'est arrivé quelquefois ; aussi je ne

voyais dans les récits de mes voisins, que le plus ou moins de fertilité de leur imagination. Cependant il est un trait que je veux citer.

Un soir, en rentrant chez moi, je rencontrai sur l'escalier M. O., l'un de nos convives, qui demeurait dans la même maison. C'était le major du 67^e régiment d'infanterie de ligne alors en garnison à Gênes ; bon militaire, excellent homme, quoique parfois mauvais plaisant. Il montait l'escalier en boitant et en jurant entre ses dents. « Qu'avez-vous donc ? » lui demandai-je. Il me répondit par une exclamation de douleur. Je lui dis en riant : « Avez-vous rencontré quelque esprit ? » — « Ma foi ! me repart-il, je crois que je deviens aussi bête que les autres, et je veux être damné si je n'ai pas vu le diable en personne. » — « Bah ! lui dis-je étonné, vous aurez pour demain une bonne histoire à nous raconter. » — « Oui, bonne, si je n'avais fait que voir ; mais on m'a mis dans un état... regardez. » En Effet, il avait la figure tout en sang. « Oh ! Ceci passe la plaisanterie : que vous est-il donc arrivé ? » Je lui offris alors mon bras et je l'accompagnai jusqu'à sa chambre. Il paraissait souffrir

beaucoup, et à chaque marche il poussait un gros soupir et un plus gros jurement, quand il fut chez lui et qu'il eut vu dans la glace sa figure meurtrie et ensanglantée, il commença de plus belle ses malédictions. « La scélérate ! » — « Votre diable est une femme ? » — « Une femme ! Je ne sais, car je n'ai pas vu sa figure ; mais il avait des jupons. » Ses lamentations avaient quelque chose de si comique, que malgré le chagrin que j'éprouvais de le voir souffrir, j'avais toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. « Maudites soient les femmes ! continua-t-il ; elles m'ont joué tous les tours possibles ; il ne manquait plus que de me battre. » en parlant ainsi, il essayait son visage souillé de sang et de poussière.

« Si c'est une femme, ce n'est donc point le diable ? lui dis-je. « C'est pis ! » ajouta-t-il en fureur ; « c'est... ma foi, je serais tenté de croire que c'est cette sorcière de comtesse. »

« Quoi ! lui dis-je, vous voulez qu'une jeune et jolie femme ait eu assez de force... » — « Assez de force !

Elle m'a pris comme je prendrais cette plume, m'a soulevé de terre et m'a jeté contre le mur, où je serais encore, si un passant n'avait pas eu la charité de me relever et de me conduire jusqu'à ma porte. »

Au mot soulever de terre, je ne pus retenir mon envie de rire. Il avait quelque tentation de s'en fâcher, mais il se contint.

« Vous soulever de terre ! Ah ! Major, songez que vous avez cinq pieds dix pouces, que vous pesez près de deux cents livres. » — « Riez tant qu'il vous plaira, me dit-il ; oui, soulever de terre, et d'une main ! Je ne suis pas fou, et l'on voit assez à ma figure que je n'ai pas rêvé. » — « Conte-moi donc votre aventure, ajoutai-je. » — « Eh bien ! Je revenais de la campagne où j'avais dîné chez M^{me} N. J'étais à peu de distance du cimetière des anglais ; il commençait à faire obscur, lorsque je vis passer près de moi une grande femme vêtue de noir, je fus curieux de savoir où une femme pouvait aller seule à cette heure : je la suivis ; elle allait du côté du cimetière. Quand elle fut à l'entrée, elle s'arrêta : il me sembla

qu'elle me faisait signe de m'éloigner ; j'approchai. Je la saluai honnêtement, en tâchant de voir quelle figure elle avait, lorsqu'elle me prit par le bras. Ah ! Je réponds que les cinq doigts y sont marqués ; non, il n'y a que Satan qui puisse serrer comme cela. À peine m'eut-elle touché, que je crus qu'on me brisait tous les os, qu'on me plongeait dans une glacière, et mes dents claquaient à être entendues de cent pas. Malgré le respect qu'on doit au beau sexe, je voulus lever l'autre bras, mais je ne pus jamais le remuer. Elle devina cependant mon intention, car m'ayant saisi, comme je vous l'ai dit, elle me jeta contre le mur si rudement, que j'y serais probablement mort, sans l'honnête homme qui m'a secouru et ramené ici. »

Ma première idée fut que le major avait trop bu d'un coup, et qu'étant tombé dans un fossé il avait rêvé toute l'aventure. Je ne suis pas entièrement revenu de celle opinion ; cependant quelque chose me surprit : il se plaignait d'une forte douleur au bras droit ; je l'aidai à ôter son habit, et je vis bien distinctement une main imprimée : la chair était couverte de cloches comme si

elle avait été brûlée ou gelée.

Quand il aperçut cette marque, il devint plus furieux que jamais ; il apostropha de nouveau la comtesse avec une abondance et une richesse d'expressions dont je fais grâce au lecteur, et il jura qu'il en aurait vengeance. Je lui fis sentir combien il établissait légèrement ses soupçons ; il ne pouvait pas dire que c'était la comtesse, puisqu'il avouait n'avoir pas vu son visage ; d'ailleurs il ne tombait pas sous le sens qu'une femme eût pu le soulever de terre et le jeter contre un mur. Il n'en persista pas moins dans ses conclusions, et se promit bien de jouer quelque tour à la comtesse dès qu'il en trouverait l'occasion.

Son régiment partit de Gênes quelques jours après, et il ne put exécuter ce beau projet.

Je n'ai pas revu le major O..., mais j'ai su depuis que les suites de cette affaire lui avaient été funestes. Elle fut bientôt connue de toute l'armée. Comme il était passablement railleur, les plaisants ne perdirent pas une si belle occasion de prendre leur revanche.

Il supporta d'abord assez bien la chose ; mais on y revenait sans cesse, et il finit par la trouver mauvaise. Ses camarades ne furent que plus ardents à le tourmenter. Le major n'était pas patient : plusieurs duels s'ensuivirent, et malheureusement il reçut une blessure dont il mourut.



Chapitre XIII

Repoussez cette coupe ; elle contient un poison mille fois plus brûlant que le venin de la vipère, que l'écume de l'hydrophobe.

Alphonse, qui se rappelait l'invitation de Paola, fut un après dîner se présenter chez elle. On l'introduisit dans le cabinet d'étude de la comtesse ; elle n'y était pas ; mais le valet de chambre lui dit qu'elle allait paraître. Il y avait dans ce cabinet plusieurs portraits dont les costumes annonçaient la haute antiquité. L'un surtout le frappa : c'était une figure d'homme, parfaitement belle, et qui ne lui semblait pas inconnue. Il chercha à se rappeler ses traits, et il crut reconnaître l'étranger avec qui il s'était trouvé à bord du *Saint-Antoine*, et qui était mort près de Savone. La peinture était d'un pinceau exercé. L'inconnu

était représenté en buste, la tête appuyée sur une de ses mains, enseveli dans une méditation profonde, et paraissait regarder Alphonse. C'est l'effet que produit presque toujours un tableau. Mais bientôt il lui sembla que la main de l'inconnu se détachait de son front et lui faisait signe de s'en aller. Il touche la peinture ; ce n'était qu'une toile unie. Il réfléchissait sur ce qui pouvait produire cet effet d'optique, lorsqu'une odeur délicieuse se répandit dans le cabinet. Un sentiment inexprimable de douceur et de volupté remplit son âme ; tout ce qui l'entourait ne lui apparaissait plus qu'à travers une vapeur qui donnait aux objets une couleur brillante. Il entendit un bruit léger comme celui d'un ruisseau qui murmure, et qui invitait au repos ; il s'assit sur un canapé : bientôt ses paupières s'appesantirent, un engourdissement léthargique s'empara de tous ses membres, et il s'endormit.

Il s'imagina, dans son sommeil, qu'on lui portait à la bouche une coupe : je ne sais quelle répugnance secrète l'empêchait de boire ; la coupe toucha plusieurs fois ses lèvres, et il ne but pas.

Il fut réveillé une demi-heure après par le mouvement d'une porte. C'était la comtesse : il se leva ; mais il ne le fit pas si vite qu'elle ne s'aperçût qu'il avait dormi. « l'influence de ce lieu agit sur vous, lui dit-elle ; c'est aussi mon cabinet de repos ; je vous demande pardon de vous avoir fait attendre aussi longtemps. » Elle s'assit sur le sofa, en l'invitant à se mettre près d'elle ; elle avait un air de tristesse et de mélancolie qu'il ne lui avait pas encore remarqué ; elle le regardait par moment avec attendrissement, et paraissait avoir quelque chose à lui dire ; mais lorsqu'elle allait parler, la parole expirait sur ses lèvres.

Alphonse, toujours occupé de sa chère Marie, amena la conversation sur ce sujet. La comtesse s'exprima sur l'infortunée Anglaise avec une chaleur, une sensibilité qui toucha Alphonse jusqu'aux larmes. Il lui fit le récit de leurs amours, de leurs malheurs ; elle paraissait l'écouter avec le plus grand intérêt, quand tout à coup elle devint inattentive ; elle semblait voir quelque chose qu'Alphonse ne voyait pas ; sa figure s'anima, ses yeux étincelèrent : bientôt elle se leva avec vivacité et fit un mouvement

pour sortir de l'appartement : elle revint à sa place comme si elle se fût souvenue seulement en ce moment qu'elle n'était pas seule. Elle se leva encore, traversa plusieurs fois le cabinet avec une impatience que la présence d'Alphonse pouvait à peine contenir. Il crut reconnaître qu'elle désirait être seule, il s'empressa de prendre congé.

Il y avait trois heures à peu près qu'il était couché lorsqu'il entendit le son du tambour. Il écoute : on battait la générale. Il s'habille il la hâte, il s'arme et court à l'état-major. Il apprend que, sur la nouvelle d'une bataille perdue par les français, les paysans des environs de Savone s'étaient révoltés ; qu'une colonne d'insurgés piémontais s'étant jointe à eux, on disait qu'ils avaient surpris Savone, et qu'après y avoir égorgé la garnison ils marchaient sur Gênes.

Il se rend chez son général : il montait à cheval. Alphonse prend les devants : tout était en désordre dans Gênes ; le peuple commençait à s'agiter ; on craignait une insurrection. Des piquets de gendarmerie étaient placés

dans toutes les rues ; trois bataillons d'infanterie, une compagnie d'artillerie de marine et deux escadrons de chasseurs sortaient pour aller à la rencontre de l'ennemi. On marcha toute la nuit : on arriva à la pointe du jour à Voltri, où le général fit arrêter la troupe pour lui donner quelques heures de repos. À midi on se remit en marche, et vers quatre heures on aperçut la colonne des insurgés qui débouchait : ils étaient, nombreux, deux frégates anglaises qui se montraient à quelque distance de la côte leur inspiraient beaucoup de confiance. Ils attaquèrent avec impétuosité, mais sans ordre, et n'ayant ni chefs ni discipline, quelques coups de canon suffirent pour rompre leurs rangs. Un des deux escadrons reçut l'ordre de charger, et pendant ce temps les trois bataillons tournaient le flanc de l'ennemi. Bientôt ces malheureux se trouvèrent enfermés entre la mer et nos baïonnettes ; l'artillerie, qui tonnait sur eux, enlevait des files entières. Ils élevaient vers les frégate leurs bras suppliants, ce fut en vain ; les anglais les voyant battus se retirèrent : alors ils n'eurent plus de ressource que dans la pitié du vainqueur : ils jetèrent leurs armes et se rendirent à

discrétion. Le nombre des prisonniers était plus grand que celui de nos soldats. Le général fit retenir les chefs ; quant aux autres, on les renvoya. Les troupes entrèrent dans Savone pour s'y reposer. Cette ville n'avait pas été occupée par les insurgés, ainsi qu'on l'avait dit, et personne de la garnison n'avait été égorgé.

Alphonse reçut du général la mission de se rendre à Gênes pour annoncer à l'archi-trésorier le résultat de l'affaire. Il monta donc à cheval, et partit accompagné d'un gendarme.

Il était nuit ; ils traversaient le champ de bataille, et faisaient faire de nombreux détours à leurs chevaux pour ne pas fouler aux pieds les cadavres. Tout à coup le cheval d'Alphonse fit un écart qui manqua de le désarçonner. Il voulut le conduire vers l'objet qui l'avait effrayé ; mais l'animal s'y refusa ; il était dans une agitation extraordinaire, il ouvrait les naseaux, il frémissait. M. de S** lui ayant passé la main sur le cou, s'aperçut qu'il était couvert de sueur : cela l'étonna. Celui du gendarme était dans un état semblable, Alphonse

cherchait autour de lui ce qui pouvait avoir épouvanté ces animaux ; il ne distinguait rien. Le gendarme lui dit qu'il voyait quelque chose qui s'agitait sur la terre ; Alphonse crut en effet apercevoir une figure qui rampait à travers les cadavres. Le gendarme arma sa carabine et voulait tirer ; Alphonse l'en empêcha en disant que peut-être c'était un blessé. Il cria : « qui va là ? » On ne répondit pas, l'objet cessa de remuer. Le gendarme tira : on entendit la balle frapper la terre. Alphonse fit un nouvel effort pour faire avancer son cheval mais inutilement ; alors il descendit, et prenant son épée, il marcha à l'endroit où il avait vu remuer, et distingua un être animé qui paraissait serrer un corps mort. Alphonse lui demanda ce qu'il faisait, il ne reçut aucune réponse. Il le toucha de son épée. Le fantôme se leva en poussant un gémissement menaçant, et une odeur de sang se répandit autour de lui. À l'instant le cheval du gendarme se cabra et se renversa sur son maître ; celui de M. de S** s'échappa. Alphonse voulut saisir ce personnage étrange ; mais il fut repoussé par une main terrible dont le choc le fit rouler au milieu des cadavres, il ne fut tiré de son

étourdissement que par les cris du gendarme qui était pris sous son cheval et qui demandait du secours. Alphonse n'était guère en état de lui en donner, car il se sentait tout brisé ; cependant il parvint à se relever : il alla au gendarme et le dégagea. Il n'était que légèrement blessé ; mais le cheval était mort, soit de sa chute, soit de peur. Le sien s'était arrêté à peu de distance ; il l'appela ; l'animal vint à sa voix. Alphonse renvoya le gendarme démonté, et continuant sa route, il arriva à Gênes sans autre accident.



Chapitre XIV

La colombe nourrit le vautour, l' agneau assouvit la faim du loup. Votre sang est peut-être destiné à désaltérer cet être inconnu et terrible : voyez, il vous regarde ; ses dents s'entrechoquent comme celles du tigre qui rêve le carnage.

M. de S**, à son arrivée, s'acquitta de sa mission. Le surlendemain les troupes rentrèrent à Gênes. Dans la soirée il fut chez la comtesse : il la trouva lisant dans son cabinet ; elle était dans un négligé charmant ; ses joues, ordinairement pâles, étaient légèrement colorées, le bonheur et le contentement étaient peints dans tous ses traits. Elle l'interrogea sur le combat : il lui en donna les détails, et lui raconta aussi sa rencontre de la nuit : la comtesse sourit. Alphonse rougit en songeant à la réputation de visionnaire qu'on lui avait faite, et il se

rappela les conseils d'un ami. Cependant dans cet instant même jetant ses regards sur le portrait, il lui sembla qu'il remuait les lèvres : il détourna la tête et continua à causer avec la comtesse. Bientôt après ses yeux se reportèrent involontairement de ce côté, et il vit encore un mouvement dans cette figure. « Cela est étrange, » dit-il. Il se leva et s'approcha du tableau ; dès qu'il fut près, il trouva la toile immobile : il pensa, comme la première fois, que c'était un effet de lumière.

Il avait sans doute ce jour-là l'imagination frappée, car, en se retournant pour revenir à sa place, il aperçut la comtesse échevelée, couverte de sang, et semblable au spectre de la nuit. Il poussa un cri d'effroi. « Qu'avez-vous ? » dit-elle. Il avança d'un pas, et vit Paola assise à la même place, belle, charmante, et dans la position où elle était lorsqu'il s'était levé. « Qu'avez-vous ? » répéta-t-elle. « Rien, dit-il ; un souvenir de cette nuit. » La comtesse parut surprise : « Vous avez vu quelqu'un... ? » — Alphonse. « Cela est vrai ; il m'a semblé tout à coup vous voir couverte de sang. » Le visage de la comtesse devint sinistre. « J'ai tremblé pour vous, ajouta M. de

S**. — « Couverte de sang ! Quelle folie ! » elle affecte de sourire. « Si j'étais superstitieuse... Mais vous êtes pâle ! Êtes-vous malade ? voulez-vous prendre quelque chose ? » Avant qu'Alphonse n'eût répondu, elle sonna et à peine avait-elle sonné, qu'elle sortit avec impatience, en disant : « On ne vient pas. »

Elle reparut cinq minutes après ; Elle avait l'air défait et abattu. Un laquais vint ; il portait un verre. Ce n'était pas un des domestiques ordinaires de la maison : sa physionomie était singulière, et la mobilité de ses traits telle, qu'Alphonse, en le regardant, crut éprouver des vertiges. Paola détourna la tête tant qu'il resta dans l'appartement. M. de S** prit le verre : au moment où il l'approchait de ses lèvres, le portrait de l'inconnu tomba et fit retentir le cabinet. Alphonse, surpris par ce bruit, ôta le verre de ses lèvres et le posa pour relever le tableau qui était au milieu de l'appartement : il le considéra en silence. La comtesse lui dit : « Cette figure paraît vous intéresser beaucoup. » — « Il me semble, reprit-il, avoir vu l'original quelque part. » — « C'est difficile, dit la comtesse ; il est mort depuis plus de deux siècles ; voyez

le nom et la date. » Alphonse lut en effet le nom du duc de Polnitz, mort à trente-six ans, le 4 mai 1603. Quelques caractères inconnus étaient tracés dans un des angles du cadre. Il fut remis à sa place ; la comtesse se rassit et engagea Alphonse à boire. Il dit qu'il se trouvait bien ; elle prit alors elle-même le verre et le lui présenta. Alphonse, en le portant à ses lèvres, éprouva un frémissement involontaire. Cependant il ne voulut point paraître hésiter, il but d'un trait ; cette eau avait un goût singulier, fade et doux. Il porta son mouchoir à ses lèvres ; elles étaient teintes de sang.

Il sentit qu'un changement extraordinaire venait de s'opérer en lui ; il se rappelait à peine ses malheurs passés ; son cœur, épuisé par le chagrin, était rajeuni ; et, comme au jour où il avait vu son amie pour la première fois, il palpait d'espérance. Alphonse ne pouvait concevoir la source ni la cause d'un sentiment si subit : il se sentait entraîné vers un nouvel objet, vers un objet qu'il ignorait lui-même ; mais ce n'était pas ce penchant si doux qui l'avait conduit aux pieds de l'aimable Anglaise ; c'était quelque chose qui semblait l'entraîner du

précipice, la pente de l'abîme. S'il avait pu croire aux philtres, aux enchantements, il aurait pensé qu'il y avait du surnaturel dans ce qu'il éprouvait, car aucune passion humaine ne pouvait avoir un effet aussi prompt, un ascendant aussi irrésistible. Sa raison et Marie parlaient en vain ; il promenait autour de lui ses yeux égarés. Ceux de Paola, fixes, impassibles, étaient attachés sur lui. De moment en moment il sentait que son cœur, son âme, tout son être, étaient attirés par une force inconnue et subjugués par une puissance à laquelle rien ne pouvait le soustraire.

Bientôt Marie ne lui apparut plus que comme un songe éloigné ; un instant après son nom même lui était étranger : il voulut le prononcer, celui de Paola vint seul sur ses lèvres. Il ne vit plus que Paola, il n'entendit plus qu'elle. Un désir dévorant, une tendresse brûlante absorbèrent toutes ses facultés, il aima, il aima avec fureur ; et ce fut Paola. Il lutta cependant encore, mais le regard de la comtesse le fascinait, l'attirait comme la couleuvre qui aspire le rossignol.

Son délire était au comble. Paola, brillante de grâce et de jeunesse, était devant lui. Je ne sais quelle douceur, quel charme étaient alors répandus sur toute sa figure. On eût cru voir la déesse de la volupté. Une vapeur délicieuse s'échappait de ses cheveux. Enivré, hors de lui, il tombe à ses genoux. Elle l'y laissa quelques secondes et lui fit signe de se relever, mais sans colère ; elle ne paraissait ni triste, ni joyeuse, ni même émue ; on eût dit qu'elle se fût, attendue à cette brusque déclaration. Cette indifférence n'échappa point au malheureux jeune homme ; elle ne lit qu'accroître le feu qui l'embrasait. Dans son égarement il lui dit qu'il l'aimait, il lui dit qu'il ne pouvait vivre sans elle, et il jura de l'adorer jusqu'au tombeau. À ce mot la comtesse sourit amèrement. « Jusqu'au Tombeau ! » dit-elle. Elle parut hésiter. « Il Faut plus... » elle s'arrêta encore. Puis elle prononça un nom ; ce n'était pas le sien : mais Alphonse ne put le distinguer. Elle se leva d'un air égaré, elle prit la main d'Alphonse et la posa sur un voile noir qui recouvrait un objet inconnu. Alphonse était interdit ; ce qu'il touchait paraissait frémir sous sa main ; la comtesse répéta d'une

voix effrayante le même nom : Alphonse crut qu'elle avait prononcé Héléna.

Au même instant le cabinet fut éclairé d'une lueur rouge, et on entendit un grand mouvement dans les rues. La comtesse lâcha la main d'Alphonse ; le voile noir et l'objet sur lequel il était, disparurent. On entendit crier au feu. Un domestique entra et dit que le tonnerre venait de tomber sur une maison près du pont de Carignan, et l'avait embrasée. Cela étonna Alphonse, car il ne s'était pas aperçu qu'il fit un orage. Bientôt le tocsin sonna. Le vent était très violent. L'incendie, quoique éloigné du lieu qu'habitait la comtesse, pouvait se communiquer. Alphonse crut à un danger pour elle : il s'élançait de l'appartement ; Paola le retint, et lui dit : « Je désire voir cet incendie ; voulez-vous me donner le bras ? » Alphonse lui fit observer qu'elle allait se mettre à la merci de la foule. Elle insista, s'enveloppa dans un voile, prit le bras d'Alphonse et sortit.

Il faisait nuit, et la réverbération du feu donnait à toutes les figures une teinte sombre et livide. Lorsque le

bourdonnement du tocsin cessait, on entendait un murmure confus de voix et de cris. Des femmes éplorées fuyaient ; des hommes, tenant des seaux, se précipitaient vers le lieu du désastre. La foule augmentait de moment en moment. Alphonse, craignant pour Paola, la fit passer par une rue détournée et la conduisit sur le pont de Carignan ; de là on voyait l'incendie dans toute son horreur : trois maisons étaient alors enflammées. On faisait les plus grands efforts pour garantir la quatrième remplie de matières combustibles : tout fut inutile. Des tourbillons de fumée annoncèrent bientôt que le feu y était.

Les spectateurs poussèrent un cri d'effroi. La ville entière pouvait être consumée ! Des gémissements affreux partaient de l'intérieur de l'édifice, Alphonse demanda ce que c'était. Un homme, qui était près de lui, dit que le feu avait gagné la salle des malades. Il se rappela alors que les blessés de la dernière affaire avaient été déposés dans ce quartier pour les préserver d'une fièvre contagieuse qui régnait dans les hôpitaux de la ville.

À l'idée que des compagnons d'armes, des Français allaient périr, M. de S** frémit, et son impatience devint plus vive encore lorsqu'il vit plusieurs soldats paraître aux fenêtres, couverts de draps, de couvertures à demi-brûlées, et implorant l'assistance des spectateurs. « madame, dit-il à Paola, permettez-moi de vous quitter ; je ne puis rester plus longtemps témoin paisible de cette scène ; je vole au secours de ces malheureux. » — « Vous voulez donc qu'ils soient sauvés ? » — « Si je le veux ! dit Alphonse ; je donnerais à l'instant ma vie. » — « Ils le seront, » dit Paola en retirant son bras et se couvrant de son voile. Au même instant Alphonse ne la vit plus. Il crut que la foule l'avait séparé d'elle : il s'apprêtait à la chercher, quand de nouveaux cris lui firent reporter les yeux sur l'incendie. Il s'imagina voir alors, sur le faite de la maison embrasée, une femme voilée. Cette vision se perdit immédiatement dans un tourbillon de fumée.

Déjà les flammes ont abandonné le bâtiment menacé ; elles retombent sur le premier foyer de l'incendie, et vont achever de dévorer quelques débris. On est maître du feu et on ne craint plus la communication. Le peuple crie au

miracle, et prétend avoir vu la madone sur le toit de l'édifice où l'incendie s'est arrêté.

Alphonse, stupéfait, cherche encore des yeux la comtesse ; il se retourne, il la voit tranquille auprès de lui. Elle lui dit en souriant : « Eh bien ! Vos souhaits sont accomplis. » Alphonse était muet ; sa tête, son âme étaient bouleversées. Quelle était donc cette femme qui commandait aux éléments ? Paola reprit son bras et le serra légèrement. « Vous êtes bien surpris, dit-elle ; vous me croyez une grande magicienne : ah ! Qu'il est facile d'abuser les hommes, puisque vous, si au-dessus du vulgaire, voyez aussi un prodige dans une circonstance simple et naturelle ! » À ces mots elle lui montra le pavillon qui flottait sur le palais de l'ancien doge, et qu'on distinguait encore à la lueur des restes de l'incendie. « Voilà tout le miracle, lui dit-elle. » Alphonse s'aperçut alors que le vent avait changé de direction.



Chapitre XV

Ce que nous prenons pour un songe n'est souvent qu'une affreuse réalité, et plus d'un spectre nocturne nous est apparu uns que nous voulions en croire nos regards.

Rentré chez lui, Alphonse interrogea son cœur. Marie n'y était plus, cette conviction l'attrista. Quoi ! Cette Marie si tendrement aimée n'était déjà plus rien pour lui ? Quel était donc le sentiment brûlant, indomptable, qui l'attirait vers Paola ? Pourquoi cette passion l'avait-elle embrasé si soudainement ? Ah ! Ne devait-il pas fuir cette sirène ! Hélas ! Il ne le pouvait plus. Cette sage réflexion était la dernière qu'il devait faire, sa destinée l'entraînait.

Bientôt le souvenir de Paola brillante de mille charmes s'offrit à sa pensée, et tout son sang bouillonna ;

c'était une fièvre, une frénésie. Le lendemain, le surlendemain, tous les jours il courut chez la comtesse ; mais soit hasard, soit qu'elle craignit elle-même l'effet de son délire, soit enfin qu'un peu coquette elle voulût encore attiser la passion qui le dévorait, il ne put jamais trouver l'occasion de la rencontrer seule.

Sa réputation de bienfaisance s'accroissait chaque jour. Les bénédictions des infortunés la suivaient partout. Elle avait vaincu toutes les préventions, et ceux même qui avaient été le plus acharnés contre elle lui rendaient justice. On ne pouvait que lui reprocher le mystère dont elle se couvrait ; mais on ignorait ses motifs, et comment les condamner ? D'après sa conduite tout annonçait qu'ils étaient respectables.

Alphonse fut invité à aller passer la journée à la campagne de M. Durazo, appelée les *scoliettes*, près de Saint-Pierre d'Arena. C'était la fête de la maîtresse de la maison. Beaucoup de personnes avaient été également engagées, et la comtesse Paola était du nombre. Tous les voyageurs qui se sont arrêtés à Gênes ont été voir les

Scoliettes, séjour enchanté, qui a été habité depuis par une Française connue par son amabilité, son goût et sa beauté. La gaîté présida à cette journée. La comtesse fut charmante ; son esprit ravit tout le monde. Alphonse était enivré. Elle demanda sa voiture de bonne heure, et offrit à Alphonse de le ramener. Il accepta.

Ils passaient à peu de distance de l'église de la Madonna dei Campi ; la comtesse la lui fit remarquer. Alphonse lui parla des traditions populaires, des récits bizarres qu'on faisait sur cet endroit. Paola lui proposa d'aller le visiter, et laissant la voiture ils gagnèrent l'église, à travers une pelouse qui y conduisait.

Quand Paola entra, l'édifice parut s'ébranler jusque dans ses fondements. C'était sans doute l'effet du vent. Cependant Alphonse s'arrêta ; mais Paola continuant à avancer, il la suivit. Elle le conduisit droit à la tombe de la Lomélino. Il lui dit : « Vous connaissiez donc ce lieu ? » — « Oui, » reprit-elle en souriant. Les yeux d'Alphonse s'arrêtèrent sur la ligure de marbre : la ressemblance avec la comtesse était frappante.

Paola paraissait d'une gaîté extraordinaire, et qui formait un contraste bizarre avec la tristesse des objets qui l'entouraient. Elle passa plusieurs fois sur la tombe en éclatant de rire et en marchant avec une grande vitesse. Dans un de ces mouvements son schall tomba. Elle se baissa pour le ramasser. Alphonse se baissa en même temps, et il aperçut au sein de la comtesse une légère cicatrice, l'histoire de l'officier et du coup d'épée donné dans le tombeau lui revint en mémoire.

La comtesse continuait à parcourir l'église dans tout les sens, et revenait toujours à la tombe. Enfin elle s'y agenouilla et fit signe à Alphonse de l'imiter. Elle le considéra alors d'un air attentif, et semblait se plaire à le voir dans cette situation. Il se rapprocha d'elle, il lui prit la main ; elle ne la retira pas. Il la serra ; elle parut émue. Ses paupières se baissèrent, son cou fléchit, sa tête se pencha, Alphonse dans son délire passa son bras autour de sa taille ; elle ne le repoussa pas. Il la pressa sur son cœur ; il frissonna. Elle sembla alors se réveiller, et s'arracha de ses bras avec vivacité ; mais déjà les lèvres du jeune homme avaient rencontré les siennes. Elles

étaient froides comme le marbre. Il tomba sur la tombe privé de tout sentiment.

Combien de temps resta-t-il dans cet état ? Il l'ignore ; quand il reprit ses sens, il se trouva dans son lit. Il appela son domestique et lui demanda à quelle heure il était rentré. Le domestique lui dit qu'à dix heures étant revenu des Scoliettes, il l'avait trouvé couché et endormi. Alphonse fit la même question aux gens de l'hôtel ; personne ne l'avait vu rentrer. Il fut chez la comtesse. On lui dit qu'elle était sortie. Il se dirigea vers la route qu'il avait parcourue la veille, cherchant à se rappeler les sensations qu'il avait éprouvées. Il se souvenait de s'être agenouillé près de Paola, de s'être trouvé mal, et dans cet état d'avoir fait un songe dans lequel il lui semblait voir des hommes à figures pâles qui dansaient autour de lui. Parmi eux il avait reconnu l'étranger du *Saint-Antoine*. Ce rêve, quelque étrange qu'il fût, n'avait rien qui pût l'étonner ; mais il ne pouvait concevoir comment il s'était trouvé dans son lit.

Tout en causant avec lui-même il arriva près de

l'église de la Madonna dei Campi ; il voulut la revoir. Dans la prairie qu'il avait traversée avec la comtesse, il remarqua sur l'herbe des traces d'un pied de femme. Partout où ce pied avait posé, l'herbe était jaune et brûlée, ces traces le conduisirent jusqu'à la porte. Il entra, tout était désert.

Il parcourut ces ruines avec recueillement. Il alla s'asseoir à la place où Paola s'était arrêtée. Il s'enivra du souvenir de cette femme charmante, par moment il croyait entendre une espèce de gémissement sourd qui sortait de la terre ; il écouta. Il approcha son oreille de la pierre sépulcrale, il l'entendit encore ; et l'attribuant à l'air qui s'introduisait par quelque ouverture, il pensa que cela avait pu donner lieu aux craintes superstitieuses qu'inspirait cette église, et aux récits absurdes qui en avaient été la suite. Il resta encore quelques instants et retourna vers la ville.

La princesse d'Iberzoff, en apprenant à son arrivée à Gênes que Paola y avait longtemps passé pour elle, n'avait pu croire qu'elle fût étrangère à ce bruit, et sans la

connaître elle avait conçu contre elle la prévention la plus décidée. Elle disait publiquement que Paola n'était qu'une intrigante. Un soir elle la rencontra au cercle chez l'architrésorier. La beauté de la comtesse augmenta encore son antipathie, et depuis ce moment elle ne perdit pas une occasion de l'humilier et de lui témoigner la haine qu'elle lui inspirait. Elle alla même jusqu'à faire maltraiter les domestiques de la comtesse par les siens.

Paola ne paraissait pas faire la moindre attention à ces injures réitérées. Elle ne cessait de témoigner à la princesse des égards et même de l'intérêt. Une maladie épidémique très dangereuse régnait alors en Ligurie. M^{me} d'Iberzoff ayant été atteinte, on désespéra de sa vie : elle était à toute extrémité. Paola se rend chez elle, lui prodigue les soins les plus empressés. Quelques jours après elle était hors de danger.

Cette action fit beaucoup d'honneur à Paola ; et la princesse, d'ennemie déclarée devint son amie intime.

Alphonse en rentrant en ville alla chez cette dame dans l'espoir d'y rencontrer la comtesse, ou du moins

d'avoir de ses nouvelles. M^{me} d'Iberzoff lui dit qu'elle venait d'envoyer chez Paola et qu'elle n'était pas sans inquiétude à son sujet. Le bruit courait qu'une conspiration dont le but était de chasser les Français et de livrer la ville aux Anglais, avait été découverte ; plusieurs Génois de marque et quelques étrangers avaient été emprisonnés ; ils étaient tous de la société de la comtesse. cette circonstance, l'argent qu'elle répandait et ses absences mystérieuses l'avaient compromise, et elle venait d'apprendre qu'il était question de l'arrêter. Alphonse ne voulut pas en savoir davantage, et courut à l'hôtel de la comtesse ; elle n'était pas rentrée. Il s'informa du lieu où il pourrait la trouver ; on l'ignorait.

En descendant il vit cette singulière figure qui était venue lui apporter le verre d'eau, et dont la mobilité convulsive l'avait frappé. Il crut que cette homme serait mieux instruit ; il renouvela donc sa demande. Ne recevant aucune réponse, il lui offrit sa bourse ; il n'en voulut pas. Alphonse lui dit alors à quel danger était exposée sa maîtresse. Il se mit à rire, et descendit quelques marches. Au même instant Alphonse aperçut au

haut de l'escalier la comtesse qui lui fit signe d'approcher.

Il monta ; il lui raconta les événements qui venaient d'arriver et le danger auquel elle se trouvait exposée. La comtesse ne parut nullement surprise. Alphonse se rappelant le rire du domestique, pensa qu'elle pouvait être en effet de la conspiration, et qu'un grand événement se préparait. Toute sa conduite semblait alors expliquée. Il se trouva dans une perplexité étrange ; que devait-il écouter de son amour ou de son devoir ? La vie de tous les Français alors dans Gênes était peut-être compromise.

Paola s'aperçut de ce qu'il éprouvait. « Vous M'avez crue une fée, un génie, dit-elle ; maintenant vous me croyez un chef de parti, un artisan de révolte. Vous tremblez pour vos compatriotes, rassurez-vous. » En même temps elle prit une plume, traça quelques mots, sonna ; un laquais parut. « Portez cela, lui dit-elle, au palais du gouverneur-général. »

À peine le laquais était-il sorti, que les femmes de chambre entrèrent effrayées. Des soldats entouraient la maison, et l'on entendit dans l'escalier les pas de plusieurs

personnes. Un officier se présenta. Il dit : « Madame, c'est à regret que je viens exécuter une mission pénible, je dois vous arrêter. » La comtesse de l'air le plus calme le pria d'attendre un instant, et dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que le secrétaire du prince archi-trésorier entra essoufflé et fort ému. Il dit à l'officier qu'il pouvait se retirer ainsi que ses hommes, et regardant la comtesse d'un air de surprise et presque de terreur, il sortit en lui faisant mille excuses. Qu'avait-elle écrit au prince ? On se le demande encore. On sait seulement qu'en recevant le billet, il fut frappé comme de stupeur ; qu'il avait à l'instant appelé son secrétaire et l'avait envoyé en toute hâte chez la comtesse.

Lorsque tout le monde fut parti, Alphonse garda longtemps le silence. Enfin, il jeta sur Paola un regard timide, et il allait lui adresser quelques questions lorsqu'elle l'interrompit. « Vous vous étonnez encore, lui dit-elle. Souvenez-vous du pavillon du palais, et craignez de prendre une seconde fois pour un prodige le souffle du vent. Il est des prodiges, sans doute ; mais vos faibles yeux ne les aperçoivent pas. Créatures éphémères,

poussière d'un jour, vous voudriez en vain pénétrer les secrets de la ... « Elle S'arrêta. Alphonse frissonna involontairement. Il lui sembla deviner le mot qui avait expiré sur ses lèvres. Il la considéra encore en silence. Enfin, emporté par la force de ses sensations : « Être inexplicable, s'écria-t-il, je t'en conjure, parle, dis-moi qui tu es. Il est temps que mon incertitude cesse ; que je sache ce que je dois craindre ou espérer. Je ne puis plus vivre sans toi. Je t'aime, je brûle, tu le sais. Lève le voile mystérieux qui te couvre. Quel est ton nom, ta patrie ? Quels motifs t'engagent à te cacher ? Parle ; quels qu'ils soient je suis à toi, je le jure, à toi à jamais. — Je reçois ta promesse, dit la comtesse en fixant sur lui un œil sinistre ; adieu, tu ne me reverras plus ici. Rends-toi dans huit jours à Vado, retourne au lieu où tu fus déjà ; j'y serai. « elle sortit en laissant Alphonse pétrifié d'étonnement, car il ne lui avait jamais dit qu'il eût été à Vado.



Chapitre XVI

Sa jeunesse n'est qu'une illusion, sa beauté n'est qu'une vaine apparence. Mettez la main sur son cœur, il ne bat pas ; son corps il n'a pas d'ombre, ses yeux sont sans lumière, ses ossements sont vides.

Les huit jours parurent à Alphonse d'une longueur insupportable, il était pressé de revoir celle qu'il aimait, et cependant il était accablé de tristesse et de sombres pressentiments. Les dernières paroles de Paola lui revenaient sans cesse à l'esprit, et par moment, malgré tout son amour, malgré le désir de connaître enfin ce qu'était la comtesse, il entendait une voix intérieure qui lui disait de ne pas aller à ce rendez-vous. Les événements tragiques, qui depuis quelques nuits se succédaient dans Gênes, contribuaient aussi à affecter son imagination. Une foule de personnes mouraient

subitement avec tous les signes d'une mort violente, sans qu'on pût en découvrir les auteurs. La princesse d'Iherzoff fut au nombre des victimes ; elle fut trouvée étranglée dans son lit.

Le septième jour, M. de S** partit de Gênes de grand matin ; il arriva dans la soirée à Vado. Il était fatigué, il se coucha : des images terribles continuaient à le poursuivre. Dès qu'il s'assoupissait, il était réveillé en sursaut par l'aspect d'une figure qui ressemblait à Marie et qui l'engageait à fuir. Aussitôt qu'il fit jour il mit à son doigt l'anneau de l'étranger, il sortit, et suivant le rivage il arriva à l'endroit où il était débarqué deux ans auparavant. Il aperçut le sapin an pied duquel l'inconnu s'était fait transporter, et en rapprochant diverses circonstances, il se rappela que c'était le même jour et à pareille heure. Il reconnut la pierre sous laquelle il était enterré. Tout était dans le même état. L'herbe seulement avait disparu, et la croix n'y était plus. Alphonse remarqua qu'un sentier battu venait aboutir à cette pierre. Il alla au pied du sapin. Quoiqu'il fit très calme, l'arbre frémissait comme s'il eût été agité par le vent. Le sol était

aride aux environs, à quelque distance un cercle était tracé sur la terre, une croix était au milieu ; c'était celle qui avait été mise près de la tombe de l'inconnu.

Pendant qu'il regardait cette croix, il crut entendre un sanglot, puis le bruit de quelque chose qui s'agitait autour de lui et imitait le mouvement de plusieurs personnes qui tournent. Il regarda de tout côté, la campagne était déserte. Il revint vers l'arbre, il le toucha, et aussitôt une foule de voix discordantes, des cris confus, des éclats de rire, frappèrent son oreille. Il distinguait des sons et même des mots, mais c'étaient des sons et des mots sans suite. Parmi les voix son imagination lui faisait entendre celle de la comtesse. Ce bruit, quelquefois près de lui, semblait quelquefois à une grande distance ; dès qu'il s'éloigna du sapin, il cessa entièrement. Une odeur extraordinaire se répandait par instant dans l'atmosphère ; alors on eût cru que la pierre qui couvrait la tombe tremblait. Quelques petits oiseaux qui vinrent se poser dessus tombèrent morts. À environ cinquante pas, il voyait les débris d'un feu ; il y fut. Des cendres encore chaudes, des ossements à demi calcinés et fumants,

annonçaient qu'il était éteint depuis peu. Il sentit un souffle glacé, et ayant levé les yeux, il vit la comtesse debout au milieu du cercle. Elle était voilée et dans un costume singulier.

Alphonse courut à elle. « Chère Paola, avec quel bonheur je vous revois ! Mais quel motif a pu vous décider à me donner rendez-vous dans ce lieu funeste ? » — « Qui es-tu ? » lui dit-elle. Cette question et le son sépulcral de sa voix glacèrent Alphonse. Il resta muet. Paola le regarda fixement. « Oui, je te reconnais, tu es mon fiancé, tu l'as promis, tu tiendras ta promesse. — Quoi ! Vous consentiriez à unir votre vie à la mienne ! — Ta vie, lui dit-elle d'un air dédaigneux, ta vie n'est rien, elle ne tient plus qu'à un souffle... l'éternité. » Un gémissement sortit de la terre : l'horloge d'un visage éloigné sonna le premier coup de huit heures. « L'éternité ! » répéta la comtesse d'une voix terrible. Le dernier coup de l'horloge se fit entendre. « Voici l'instant, tu l'as juré ; viens ! »

Elle le prit par la main ; Alphonse tressaillit de

douleur comme la première fois qu'elle l'avait touché. Elle n'y fit aucune attention, et l'entraînant vers la pierre, elle s'y assit et lui ordonna de se mettre près d'elle. Alphonse, songeant à ce que lui avait dit l'inconnu, balançait. Elle l'attira avec violence. « Tu as désiré me connaître, lui dit-elle, tu me connaîtras. — Quoi ! Chère Paola, enfin... — Oui, poursuivit-elle d'un accent qui le lit frissonner ; l'heure de l'hymen arrive. « Elle le regardait de l'œil du vautour prêt à déchirer sa proie. Alphonse épouvanté voulut s'éloigner, elle le retint. Elle parut se recueillir un instant, ses cheveux se hérissèrent, ses muscles se contractèrent ; elle prononça lentement et avec effort trois mots... À mesure qu'elle les prononçait, le soleil semblait se couvrir d'une teinte rougeâtre, les arbres tremblaient, le sol même paraissait frémir. Toutes les voix qu'Alphonse avait entendues d'abord, parlèrent de nouveau. La comtesse resta comme anéantie. Elle se remit ; puis affectant de sourire, elle lui dit : « Répétez ces mots. » Le charme de sa figure rassura le malheureux jeune homme. Il répéta le premier mot, un gémissement plaintif frappa son oreille ; il répéta le second, le

gémissement redoubla. Effrayé, il hésitait. La comtesse fit un mouvement de fureur, et sa main se porta sur la gorge d'Alphonse. Elle s'arrêta, et quelque chose qui ressemblait encore à un sourire erra sur ses lèvres. Alphonse d'une voix altérée prononça le troisième. Aussitôt des hurlements affreux sortirent de la terre, et Paola poussa un de ces éclats de rire qui avaient étonné Alphonse en plusieurs circonstances. L'infortuné était hors de lui. Il éprouvait je ne sais quel sentiment d'horreur qu'il ne pouvait définir ; il semblait qu'il venait de commettre un crime. Elle lui dit : « Tu es à moi, à moi pour jamais. » Et elle le pressa sur son sein avec une violence telle qu'il était prêt à perdre le sentiment. Il porta ses regards sur elle. Tous ses traits étaient changés, ils avaient l'immobilité de la mort, ses yeux étaient fixes, son cœur ne battait plus, et quelque chose au dessus de la nature paraissait l'animer. Elle le serra de nouveau dans ses bras. L'étreinte fut si violente que tous ses os craquèrent, et il poussa un cri de douleur. — Tu es à moi ! » dit une voix horrible qui ne ressemblait en rien à celle de Paola. Alphonse, saisi d'effroi, fit un effort pour

se dégager ; mais une troisième étreinte lui fit sortir le sang par la bouche, le nez et les oreilles. Le désespoir lui donna une force presque surnaturelle. Il parvint à attacher un de ses bras ; il tenait dans cette main l'anneau de l'inconnu. Il le laissa tomber, il toucha le sein de Paola. À l'instant elle roula sur la terre. Un cri aigu se fit entendre, un oiseau noir sembla s'échapper, s'éleva dans l'air et disparut.

M. de S** fut trouvé plusieurs heures après par des paysans. Il était évanoui et plus froid que la pierre. Près de lui était le cadavre d'une femme qui paraissait morte depuis bien des années, et qui était entièrement desséché. Ce cadavre fut vu de tous les habitants de Savone, et quelques personnes prétendirent reconnaître les traits de la comtesse : mais le cadavre était tellement défiguré par le temps, qu'il était impossible d'y voir une ressemblance réelle.

Quand Alphonse eut retrouvé la parole, on l'interrogea ; son esprit était égaré, sa bouche ne prononçait que des sons inintelligibles. Dans des

intervalles qu'on crut lucides, on obtint les détails qu'on vient de raconter ; mais ils sont tellement incroyables, qu'on peut bien penser que sa folie était continuelle. Tous les jours, vers huit heures du matin, il poussait des cris déchirants et prétendait que quelque chose l'étouffait. Il éprouvait en effet tous les symptômes de la strangulation : cette crise se renouvelait trois fois dans un quart d'heure ; la troisième était la plus violente. Les médecins ne purent jamais connaître la cause de cette étrange maladie dont il languissait encore en 1809, lorsque je suis parti de Gênes.

Quant à la comtesse, on ne sait pas ce qu'elle devint. Elle ne reparut plus à Gênes, et depuis ce moment on n'en a jamais entendu parler.

